PORTRAIT

34-3-A-86

DES

FOIBLESSES HUMAINES.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A AMSTERDAM,

Chez HENRI DESBORDES,
dans le Calver-Straat, prés
le Dam.

M. DC. LXXXVI.

34. 3. A. 26

AVIS DU LIBRAIRE AU LECTEUR.

QUelques amis de Madame de Châte, qui étoit autrefois Madame de Villedieu, ſçachant ſa réſolution de ne plus rien faire imprimer, & n'ignorant pas toutefois que par une eſpece de délaſſement d'eſprit elle compoſoit encore quelques Ouvrages, ont en ſon abſence volé ſon Cabinet, & m'ont apporté les Ouvrages

nouveaux que je vous preſente. Elle me voudra ſans doute du mal d'avoir pris cette part dans la petite trahiſon qu'on luy a faite : Mais j'eſpere que la réception obligeante que vous ferez à ce Livre obtiendra mon pardon ; & que les juſtes loüanges que ce dernier de ſes travaux mérite, appaiſeront la colere qu'elle aura de ce qu'il eſt devenu public.

POR-

PORTRAIT DES FOIBLESSES HUMAINES.

PREMIERE PARTIE.

LE Portrait que j'entreprens de faire, a éte ébauché par tant de perſonnes differentes, le ſujet en eſt ſi vaſte, & il eſt ſi difficile de luy donner les couleurs qui luy ſont propres, ſans tomber dans le péril de faire des peintures particulieres, que ces di-

verſes conſiderations ont cent fois interrompu mon Ouvrage ; & m'auroient fait renoncer à le pourſuivre, ſi je ne m'étois dit à moy-même, que les veritez que j'écris, étant tirées d'Hiſtoires publiques & fameuſes, il n'eſt pas défendu de répéter ce que de tout temps il a été permis de dire ; & que ſi la reſſemblance des vices d'un ſiécle avec ceux d'un autre, fait tirer de fauſſes conjectures, ce ſont des imaginations populaires, dont aucune perſonne de bon ſens ne doit rendre un Auteur garant.

Sur cette aſſurance, ſans reſpect pour la dignité de Veuve & de Mere d'Empereur, j'oſe aprés Tacite Corneille, peindre l'Imperatrice Livie, devorée par ſa propre ambition, & ſi inſatiable de loüanges, que les adorations apparentes du Senat & du Peuple Romain ne pouvoient l'en raſſaſier. Elle croyoit qu'on luy déroboit toute

l'eſtime

l'eſtime qu'on avoit pour les autres femmes, & regardoit Agrippine, Veuve de Germanicus, & Petite-Fille d'Auguſte, comme ſa plus grande ennemie, parce qu'elle voyoit en elle des vertus qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer.

Cette femme triomphera-t-elle dans tous les états de ſa vie, diſoit-elle à Plancine, Veuve de Piſon, qui ſçavoit tous ſes ſecrets ? Et quand j'ay fait vôtre mari Gouverneur de Sirie, n'a-t-il pû me delivrer d'une concurrente ſi dangereuſe ? Si dans le cours des proſperitez de Germanicus, je la fais ſoliciter ſecretement d'obliger ſon Mari à ſe faire déclarer Empereur par l'Armée, elle ſort ſans péril d'un piége ſi bien tendu ; & ce que j'ay diſpoſé pour la perdre, ne ſert qu'à faire mieux éclater ſa moderation & ſa fermeté. Si Germanicus meurt à la fleur de ſon âge, c'eſt pour donner à ſa Veuve la gloire

de faire la fonction de Général, & de maintenir l'Armée dans l'obéissance & dans la discipline. Si je la tire d'un lieu où elle fait admirer des qualitez si singulieres, c'est pour entendre Rome entiere, publier qu'elle vient y rétablir l'austerité de l'ancienne vertu Romaine; & si pour soulager une jalousie si juste, je veux repaître mes yeux de ses larmes, je suis contrainte d'avoüer, qu'en apportant aux pieds de Tibere les cendres de Germanicus, elle pleure si noblement, qu'en cet état elle est aussi digne d'envie, que quand elle partageoit avec son Mari la gloire de refuser l'Empire. Mais, Madame, dit Plancine, peut-il y avoir quelqu'un digne d'envie pour la Veuve d'Auguste, & pour la Mere de Tibere? Que vous entrez mal dans les delicatesses d'une ame ambitieuse, reprit l'Imperatrice. Que sert à mon Fils d'être le Maître du monde, si ce monde entier

tier public que Germanicus méritoit mieux que lui de remplir cette place ? Que me ſert d'être la Veuve & la Mere des Ceſars ? De voir le Senat me donner le titre d'Auguſte, & me deſtiner les honneurs Divins, ſi je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même, que les qualitez dont on me louë, me ſont étrangeres, & que celles d'Agrippine, luy ſont propres ? Qu'elle s'eſt acquiſe plus de ſolide gloire en ſuivant ſon Mary à l'Armée, que je n'en mérite pour être devenuë la Femme d'Auguſte ; & que ſi j'ay l'avantage de pouvoir en toutes occaſions faire ſouvenir mon Fils, qu'il me doit l'Empire, Agrippine en refuſant cette dignité, s'eſt miſe au deſſus d'une ambition à laquelle j'ay ſacrifié les devoirs de ma foy, & l'innocence de ma vie. Ha! Madame, s'écria Plancine, jugez mieux, s'il vous plaît, de toutes vos actions, & regardez-vous des

mêmes yeux dont l'Univers entier vous regarde. Si vous avez quitté Tibere-Neron vôtre premier Mary, pour devenir la Femme d'Auguſte, ç'a été par un ordre ſuperieur, auquel vous ne pouviez réſiſter. C'eſt à vous, Madame, qu'on doit toute la douceur du Régne de Ceſar; & ce fut en luy inſpirant de la clemence pour Cinna, que vous forçâtes les plus braves Romains à préferer la ſervitude à l'amour de la liberté. Ces grands incidens ont leur ſource dans le Ciel, & les Dieux en les prévoyant, avoient ſouverainement ordonné vôtre Mariage, comme un moyen pour les faire réüſſir. Je veux bien me flater de cette penſée, reprit l'Imperatrice, & croire, ſi vous le voulez, que le Ciel m'a contrainte à tout ce que j'ay fait; mais il a fait pour Agrippine des néceſſitez plus glorieuſes. Sa fierté eſt autoriſée par ſa naiſſance: Son amour eſt héroïque

roïque & legitime ; & la modération que Germanicus & elle ont fait éclater en refuſant l'Empire, leur donne plus de juſtes droits ſur le cœur des Romains, que nous n'en avons Tibere & moy, par nôtre rang & par nôtre fortune.

Cette conſideration touchoit ſi fort l'Imperatrice, & Plancine étoit ſi ingenieuſe à trouver du ſoulagement à ſes chagrins, qu'aprés avoir imaginé pluſieurs moyens nouveaux de nuire à la Veuve de Germanicus, elle en propoſa un qu'elle crût infaillible.

Il y avoit alors à Rome une Sœur de Germanicus, nommée Livie comme l'Imperatrice, & mariée au jeune Druſus, Fils unique de l'Empereur. Cette dignité de Petite-Fille & de Brû des Ceſars, n'avoit pû empêcher Sejan, fameux Favory de Tibere, de concevoir des deſirs amoureux pour cette jeune Princeſſe. Ils devoient

faire fremir d'horreur toute la Maiſon Imperiale ; mais l'Imperatrice n'avoit plus d'yeux que pour ce qui ſatisfaiſoit l'envie & l'ambition dont elle étoit poſſedée. Elle ſouffrit que Plancine luy propoſât de ſervir Sejan dans ſa paſſion.

Par ce moyen, luy diſoit, cette indigne Confidente, vous cauſerez la perte d'Agrippine, & vous ne pourrez en être accuſée : Car ſi pouſſée par l'auſterité de ſa vertu, elle s'oppoſe aux deſirs de Sejan, il peut tout ſur l'eſprit de l'Empereur. Il s'eſt acquis par des bienfaits les principaux du Senat, & les plus puiſſans d'entre les Chevaliers. Il immolera ſans doute Agrippine à ſon amour & à ſon ambition ; & ſi redoutant l'une & l'autre, elle approuve un divorce entre la Sœur de Germanicus & le Fils de Céſar, & conſent enſuite à voir cette Princeſſe épouſer Sejan, elle ſe perdra de réputation dans l'eſprit de toutes

tes les Dames Romaines : Et cette tache à ſa vie, ſatisferoit autant vôtre haine que ſa mort ; car ſi je penetre bien vos ſentimens, ce n'eſt point aux jours d'Agrippine que vous en voulez, c'eſt à l'éclat qui les accompagne.

Ce conſeil flatoit trop la paſſion de l'Imperatrice pour n'en être pas approuvé. Elle envoya dés ce moment Plancine travailler à cette grande affaire, & de ſon côté elle fit tant d'avances d'amitié à Sejan, que ſon audace & ſes eſperances en furent agréablement flatées.

Il n'avoit pas accoûtumé de la trouver ſi obligeante. Elle étoit jalouſe de ſon autorité, & pluſieurs fois elle avoit renverſé des entrepriſes dont il s'étoit promis le ſuccés. Quand il s'apperçût qu'elle affectoit une conduite contraire, il regarda ce changement comme le dernier effet des faveurs de la fortune.

Cependant Plancine ne demeuroit pas oisive. Elle avoit une amie nommée Plautie, qui luy avoit fait confidence d'une intrigue de cœur entre le Prince Drusus & elle. Plancine fut la voir en quittant l'Imperatrice, & la mettant adroitement sur le sujet de cet intrigue, Que vous sert, luy dit-elle, que cet amour continuë, & qu'on vous jure qu'il est violent, si vous n'en recevez aucune preuve qui doive vous le persuader ? Drusus vous trouve belle & spirituelle, qui n'a point à Rome cette même opinion ? Il a été touché de vos charmes, combien y a-t-il de jeunes Chevaliers Romains qui peut-être ont les mêmes sentimens, sans oser vous le dire ? A la verité aucun n'est comme Drusus le Fils unique de l'Empereur ; mais c'est à cause de cela même qu'il doit faire pour vous des choses plus extraordinaires. Hé ! Que voulez-vous qu'il

faſſe, interrompit Plautie, il eſt marié avec une Petite-fille d'Auguſte ? Cette conſideration pourroit arrêter un homme privé, repartit Plancine ; mais elle doit être ſurmontée par le Fils unique d'un Empereur. Plus un Amant a de naiſſance & d'autorité, plus les ſacrifices qu'il fait à l'amour, doivent être parfaits. Sans cela, les aſſiduitez des grands Princes traînent avec elles tant de fâcheuſes conſequences, & dérobent à l'amour tant de miſteres & tant de delicateſſes, que le plus ſimple Chevalier devroit leur être préféré ; mais leur puiſſance répare ce qui leur manque d'ailleurs : Et c'eſt pourquoy les preuves d'amour qu'on leur demande, doivent être differentes de celles des autres hommes. Plautie pria Plancine de luy apprendre quelle preuve d'amour elle devoit demander à Druſus. C'eſt à vous, repartit Plancine froide-

ment,

ment, à consulter vôtre cœur; s'il est content, je n'ay rien à vous di- & je me réjouïs de ce qu'il est si facile à contenter; si au contraire en faisant réfléxion sur l'état de vôtre vie, vous trouvez qu'il vous manque quelque chose, c'est à vous à imaginer ce qui doit rendre vôtre felicité plus parfaite. Cela est tout imaginé, reprit Plautie, & je sçay bien qu'il manque à mon bonheur d'être la Femme de Drusus; mais quel prétexte prendre pour la devenir, & comment oser seulement faire cette proposition? Livie est jeune, sage, belle & du sang des Cesars. L'amour trouve toûjours des prétextes, interrompit Plancine, quand il est assez violent pour vouloir en chercher, & puisqu'il faut vous faire appercevoir de ce que vous devriez avoir vû la premiere, ne remarquez-vous point les soins que Sejan rend à la jeune Livie, & la maniére dont elle les reçoit?

reçoit ? Quel autre prétexte voulez-vous, & que peuvent faire de plus en vôtre faveur l'amour & la fortune ?

Cette converſation eut tout l'effet que l'Imperatrice & Plancine pouvoient s'en promettre, & dés le même jour Plautie fit connoître à Druſus que la meſure de ſes mépris pour ſa femme, ſeroit celle des graces qu'il eſperoit d'elle. Il fremit à cette propoſition. Il étoit ſi occupé de ſon amour pour Plautie, qu'il ne s'étoit point apperçû de celuy de Sejan pour ſa femme ; & ne croyant avoir aucun ſujet de ſe plaindre d'elle, il ne comprenoit pas comme il pourroit traiter avec mépris une Princeſſe de cette naiſſance. Il dit à Plautie qu'en luy faiſant des loix dont l'execution étoit impoſſible, elle luy donnoit un honnête congé ; & l'appellant ingrate & legere, il fit beaucoup de ces extravagances qui rendent

l'amour

l'amour si insensé. Plautie de son côté, luy reprochant qu'il aimoit Livie, & qu'elle n'avoit que les fausses apparences d'une tendresse qu'il conservoit toute entiere pour sa femme, obligea Drusus à luy faire mille sermens qu'il n'avoit jamais aimé la jeune Princesse, & qu'il ne vivoit bien avec elle que par une politique d'honnête homme, dont selon les régles de l'honneur on ne peut raisonnablement se dispenser. Hé! cette politique, interrompit Plautie, vous oblige-t-elle à souffrir sans murmure que Sejan soit l'amant déclaré de la Princesse vôtre femme ?

J'ay déja dit que Drusus n'avoit aucun soupçon de cette galanterie, il en reçût l'avis comme un effet de la malice de Plautie, & en conçût d'abord tant d'horreur, que ce premier mouvement pensa faire avorter tous les desseins de l'Imperatrice. Mais comme le Prince

étoit

étoit veritablement amoureux, & qu'il n'étoit pas moins vray que Sejan l'étoit de la jeune Princeſſe, Druſus fut ſi bien éclairci, & on ſçût le tourner de tant de maniéres differentes, qu'on le rendit le plus jaloux & le plus irrité de tous les hommes.

Pendant qu'on mettoit ſon eſprit dans cette diſpoſition, l'Imperatrice avoit des Agens ſecrets auprés de la jeune Livie & de Sejan, qui les ſollicitoient à joüer auſſi leur perſonnage. On mettoit Sejan dans une défiance de luy-même, qui luy donnoit des doutes continuels. Il étoit de baſſe naiſſance & hors de la premiere jeuneſſe. On luy perſuadoit que Livie ne l'aimoit point; & que ſi elle luy donnoit quelques aſſurances de l'aimer c'étoit par quelques intérêts ſecrets, qu'il découvriroit par les ſuites, mais où aſſûrément l'amour ne pouvoit avoir aucune part. Il

avoit

avoit la témérité de témoigner ces doutes à la Princeſſe, & elle avoit la foibleſſe de vouloir les guérir. Elle luy engageoit ſa foy, que ſi elle devenoit libre, elle l'épouſeroit, au mépris même des défenſes de l'Empereur; & Sejan qui ſe répondoit des bontez de ſon Maître, croyant n'avoir qu'à donner cette liberté à la Princeſſe pour être parfaitement heureux, n'épargnoit ni travaux ni liberalitez pour parvenir à cette félicité. Il répudia ſa femme nommée Apicata, qui étoit une des plus belles & des plus ſages perſonnes de Rome. Et dans le moment de ce divorce, Livie ſe plaignit publiquement des mauvais traitemens qu'elle recevoit de ſon mary, & demanda la diſſolution de ſon mariage.

Ces deux affaires dont tout le monde ſoupçonnoit la cauſe, firent tant de bruit, que toute enſevelie qu'étoit Agrippine dans ſes larmes

& dans ſes ſoûpirs, elle ne pût ignorer ce qui ſe paſſoit. Elle ſortit de la retraite où elle vivoit même au milieu de la Cour; & prenant l'Urne où elle avoit fait enfermer les cendres de Germanicus, elle la porta chez la jeune Livie, & luy demanda ſi le langage muet de ces cendres avoit beſoin d'interprete pour l'empêcher de remplir le monde de ſes hiſtoires amoureuſes? Livie qui s'étoit bien attenduë à cette remontrance, luy répondit qu'elle recevoit des traitemens de Druſus, qu'elle même, toute vertueuſe & toute moderée qu'elle étoit auroit eu peine à ſouffrir. Ne me citez point pour exemple, interrompit Agrippine, en des choſes où je ne puis jamais en ſervir; & dites-moy ſeulement, s'il vous plaît, ce que vous prétendez faire, quand vous demandez un divorce avec le Fils de Tibére, & rempliſſez de troubles & de factions toute

laMaiſon Imperiale? Je ne prétends point faire tous ces deſordres, repartit Livie froidement ; je veux ſeulement, ſi je puis, m'affranchir d'une tyrannie inſupportable, & paſſer ma vie avec plus de repos que la mauvaiſe humeur de Druſus ne m'en laiſſe. Il eſt amoureux d'une jeune Courtiſane, qui luy a donné pour moy de la haine & même du mépris. Il croit autoriſer ſes infidélitez, en ſuppoſant que je luy en fais ; & ſur ce prétexte il me traite avec des indignitez dont vous ſeriez la premiere à demander juſtice, ſi elles vous étoient connuës. Ha! Princeſſe, interrompit Agrippine, il n'y a point de traitemens d'un mary, qui ne ſoient plus ſupportables pour une ame delicate ſur la gloire, que le moindre diſcours contraire à la bonne réputation. Les femmes vertueuſes ſont ſoûmiſes à tant de devoirs, qu'on croit toûjours qu'elles manquent à quel-

quelques-uns, quand elles font éclater des égaremens que par leur prudence elles devroient enſevelir: Et quand même ces égaremens forceroient une femme à faire ce que vous faites, il faudroit qu'elle menât en ſuite une vie ſi pure & ſi retirée, qu'on ne pût l'accuſer de s'être ſervie d'un faux prétexte pour manquer aux loix de ſa gloire & de ſa foy.

Ces maximes étoient dignes d'Agrippine, & auroient été bonnes dans un autre temps & un autre lieu: mais à Rome, où elles faiſoient un reproche tacite à une Imperatrice qui pouvoit tout, elles devinrent un crime de leze-Majeſté. On accuſa la Veuve de Germanicus de faire des pratiques ſecretes parmi le peuple, pour faire abolir la Loy du divorce, & par ce moyen faire injure à la mémoire d'Auguſte & à la Mere de Tybere, qui l'avoient pratiqué. Sejan ſe plai-

plaignit que c'étoit un artifice d'Agrippine, pour appuyer les murmures d'Apicata. Et Neron, Fils aîné de Germanicus, n'ayant pû s'empêcher de dire que ce grand homme vivoit encore dans ſes enfans & que ſi on maltraitoit Agrippine, elle trouveroit en eux des défenſeurs, ils devinrent tous ſuſpects de révolte & de méchante intention contre le Prince. On commença à les obſerver comme s'ils avoient été criminels. Tout ce qui feignoit de leur rendre quelques devoirs, étoient des eſpions de Tibere. On ne leur laiſſoit jamais la liberté de s'entretenir en particulier ; & de crainte que la nuit ne leur donnât la commodité qu'on leur ôtoit le jour, Tibere, ſur le prétexte de vouloir loger dans ſon Palais, de jeunes Céſars qui avoient droit à l'Empire, y retint comme priſonniers, les Enfans d'Agrippine, pendant qu'on la gardoit dans une

une des Maiſons d'Auguſte, où elle s'étoit retirée. On ne diſoit pas qu'on l'y gardât, au contraire Tibere publioit comme la marque d'une bonté ſinguliere, que pour faire honneur à la veuve de Germanicus, il entretenoit auprés d'elle autant de Gardes qu'auprés de l'Imperatrice : mais ceux de Livie avoient ordre de luy obéïr, & ceux d'Agrippine n'avoient ordre que de l'obſerver.

Elle s'apperçût aiſément de cette difference, & ſon grand cœur ne pouvant ſe déguiſer, elle fit demander audience à Tybere, & luy dit les choſes les plus fortes & les plus touchantes que ſa colere & ſon courage pûrent luy inſpirer : mais ſi elles étoient dignes de ſa fierté, elles ne l'étoient pas de ſa prudence : & quelques paroles qu'Agrippine même jugeoit inutiles, fournirent à ſes ennemis les prétextes qu'ils cherchoient depuis ſi long

Agrippine auroit dû retenir ces emportemens, mais la foibleſſe humaine trouve ſa place dans les cœurs les plus héroïques. On conduiſit cette Princeſſe de ſon appartement dans une priſon. Elle y fut interrogée avec autant de rigueur que ſi elle eût été la derniere, ou la plus criminelle de toutes les femmes. Neron qui murmuroit de ce procédé, fut renfermé dans un autre endroit ; & les Domeſtiques de l'une & de l'autre, aprés leur avoir été confrontez, étoient ſouvent menez de confrontation au ſupplice.

Que pouvoient ſouhaiter de plus la haine & la jalouſie de l'Imperatrice ? Ne devoient-elles pas être aſſouvies ? Et quand une ame tourmentée de ces paſſions les a ſi bien ſatisfaites, ne devroient-elles pas luy laiſſer quelque repos ? Mais l'homme n'eſt pas traité ſi favorablement par lui-même, & nôtre pro-

propre foibleſſe eſt une ennemie qui ne nous a pas ſi-tôt accordé quelque tréve ou quelque paix, qu'elle trouve mille nouveaux ſujets de nous faire la guerre.

La faveur de Sejan étoit parvenuë à un degré d'élevation dont l'Hiſtoire ne fournit point d'exemples. On voyoit dans les Places de Rome ſes Statuës aux côtez de celles d'Auguſte & de Tibere : Il avoit obtenu la Fille de ce Prince pour femme de ſon Fils, & avoit en ſuite obligé ce Prince de ſe retirer à l'Ile de Caprée, où il vivoit en homme privé ; en ſorte que Sejan demeurant chargé des ſoins de l'Empire & de la puiſſance de l'Empereur, il étoit devenu, ſans le ſecours ni des armes ni des Loix, paiſible maître du monde, & pour comble de bonheur Druſus mourut, comme ſi on lui avoit envoyé une mort de commande. Sejan crût que le temps étoit favorable

pour demander à Tibere la jeune Livie pour femme ; & comme depuis la retraite de l'Empereur, il avoit trouvé bon qu'on lui adreſſât ſes prieres par écrit, Sejan lui écrivit en ces termes.

COmme vous avez toûjours été l'objet de tous les deſirs de mon cœur, c'eſt à vous, Seigneur, que je m'adreſſe plûtôt qu'aux Dieux, pour obtenir ma ſuprême felicité. Tout le monde ſçait que le divin Auguſte donna ſa propre Fille en mariage à un ſimple Chevalier Romain: Je le ſuis, Seigneur, & dans cette qualité j'oſe eſperer de vous la jeune Livie, comme Agrippa obtint la Fille de Cézar. J'ay déja l'honneur d'être allié à la Maiſon Imperiale, & cette dignité autoriſe mon audace: Mais, Seigneur, ce n'eſt point ſur cela que je la fonde, je vous ſupplie ſeulement de conſidérer que juſqu'ici je n'ay ſouhaité d'emplois que pour partager les travaux du moindre des Soldats:

dats : Que j'eſpere ſuivre toute ma vie la méme maxime ; & qu'un Sujet qui ſçait ſi bien uſer des faveurs de ſon Prince, peut ſans bleſſer la politique, aſpirer aux plus grands honneurs, & recevoir les plus grandes graces.

Tibere étoit ſi enchanté de ſon Favory, que cette Lettre auroit eu le ſuccés que Sejan s'en promettoit, ſi l'Imperatrice ne s'y étoit oppoſée. L'Empereur avoit depuis quelques jours couru riſque de la vie, par la chûte d'une grote, ſous laquelle il avoit penſé être enſeveli. On avoit trouvé Sejan qui pour le garantir de la ruine, le couvroit de ſon corps. Cette preuve d'amour & de fidélité avoit achevé de charmer Tibere, & auroit donné à Sejan, avec Livie, l'Empire même, s'il le luy avoit demandé. Mais l'Imperatrice qui entretenoit dés eſpions ſecrets auprés de ſon Fils, courut en diligence à l'Ile de Caprée,

prée, réſoluë de mettre tout en uſage pour empêcher ce dernier effet de la faveur de Sejan.

Bien que cette Princeſſe n'eût pas approuvé la retraite de Tibere, elle ne pût s'empêcher d'avoüer en y arrivant, qu'elle n'eût été bien choiſie. L'Ile de Caprée eſt ſituée à trois mille du Promontoire des Surentins, au climat le plus delicieux de la Gréce. Une Montagne la couvre du côté des vents orageux; & comme elle n'eſt expoſée à aucun, elle joüit d'un continuel Printemps. Elle découvre la mer de tous côtez, & de celuy du Nord, la Montagne fermant comme une digue, fait une eſpece de canal qui tantôt eſt tranquile, & d'autres fois boüillonne en mille caſcades naturelles.

Livie trouva l'Empereur preſque ſeul dans un Jardin où il faiſoit cultiver quelques fleurs. Elle luy demanda d'un ton imperieux, ſi

c'étoit

c'étoit là l'occupation d'un homme qui avoit été choiſi des Dieux pour être le Maître du Monde? Tiberé luy répondit qu'il avoit aſſez long-temps ſoûtenu le poids des affaires, qu'il vouloit goûter un peu de repos; & qu'aprés avoir été vingt années la victime de l'Etat, il étoit juſte que le même Etat lui donnât à ſon tour le loiſir de reſpirer en liberté. Je conviens de ce que vous dites, repartit l'Imperatrice, & puiſque vous étes las d'être Empereur, l'Empire doit être las auſſi de vous voir porter un fardeau qui paſſe vos forces: mais vous n'étes que le dépoſitaire de vôtre dignité, & vous devez un autre Maître à l'Univess, puiſque vous ne vous trouvez plus capable de l'être. J'ay prévenu vôtre remontrance, Madame, repartit l'Empereur; & outre que de ma ſolitude je donne les ordres importans, j'ay choiſi des Lieutenans de mon-

autorité, dont la fidélité eſt éprouvée, & qui joints avec moi ménageront mieux le bien public, qu'un enfant que peut-être je ſerois obligé d'adopter. Hé ! qui ſont ces Lieutenans ? interrompit Livie. Un Sejan, qui en ſéduiſant la Femme de vôtre Fils, a ſoüillé la Maiſon Imperiale ; & qui vous a depuis inſpiré le deſſein d'une retraite, parce que ſi vous faiſiez les fonctions d'Empereur, vous devriez à ſon crime des punitions que vous n'avez plus le pouvoir d'ordonner.

On s'étonnera, ſans doute, de voir que l'Imperatrice blâmoit avec tant de rigueur un crime qu'elle avoit autoriſé & en quelque façon fait commettre. Mais tel eſt le propre de la foibleſſe humaine : Elle ne nous laiſſe comprendre les choſes que ſur l'expoſition de nos paſſions. Tant que la jalouſie de l'Imperatrice lui avoit fait haïr Agrippine, elle avoit approuvé

prouvé tout ce qui flatoit cette haine : Si-tôt que ſa paſſion changea d'objet, elle devint l'ennemie de ſes propres opinions. Elle fit à Tibere des remontrances mêlées de reproches qui l'outrerent de dépit & de colere : Et voyant qu'au lieu de ſe rendre à ſes raiſons, ſa colere le rendoit plus opiniâtre, elle chercha d'autres moyens de ruiner les entrepriſes de Sejan.

J'ay déja dit que ce favory, pour s'ouvrir un chemin à la poſſeſſion de la jeune Livie, avoit répudié ſa femme nommée Apicata; & qu'elle avoit ſupporté ce mépris avec beaucoup d'impatience. Le rang de femme d'un Favory eſt accompagné de tant de douceurs, qu'on ne le perd point ſans regret ; & d'ailleurs le foible des femmes étant la vanité, un divorce dont l'époux s'aviſe le premier, eſt toûjours trés-douloureux pour l'épouſe.

L'Imperatrice fit ſolliciter cette femme à la vengeance; & la faiſant ſecretement aſſurer de ſa protection, ſoit qu'on eût ſéduit Apicata, ſoit qu'en effet Sejan eût fait avancer les jours de Druſus, Apicata dénonça que ce Prince avoit été empoiſonné par les ordres du Favory, & que c'étoit pour n'avoir pas voulu participer à ce crime, qu'il l'avoit répudiée.

Cette accuſation avoit beaucoup d'apparence de verité: la mort du Prince avoit été prompte & violente, & l'amour de Sejan pour la jeune Livie, dont l'un & l'autre ne faiſoient plus de myſtere, jettoient des ſoupçons dans l'ame de tout le monde. Les amis que Sejan avoit dans le Senat, apprehenderent s'ils le défendoient, qu'ils ne fuſſent confondus dans l'accuſation du meurtre du Prince. Les créatures que Livie s'étoit acquiſe dans cet auguſte Corps, eurent le plus

de

de force: On decreta contre Sejan, & on le fit enfermer dans une auſtere priſon.

Tibere voulut d'abord défendre ſon Favory, & menaça des plus rigoureux ſupplices, ceux qui ſe prenoient, diſoit-il, à ſa propre perſonne, en ſe prenant à celle de ſon meilleur ami: Mais comme Sejan étoit abſent, & que les agens ſecrets de l'Imperatrice ſçavoient le foible de l'Empereur, on lui perſuada que Sejan vouloit uſurper l'autorité ſouveraine, & qu'aprés s'être eſſayé ſur la perſonne du Fils il auroit paſſé à celle du Pere. Ce grand ſervice de la grote étoit une défenſe pour l'accuſé, & on n'a guere accoûtumé de ſauver au péril de ſa vie, un homme qu'on veut faire tuer; mais on diſoit à l'Empereur, qu'alors la puiſſance de Sejan n'étoit pas encore au point où il la deſiroit; qu'il vouloit avoir obtenu la jeune Livie des bontez de Tibe-

re, & s'être donné ce droit à un Empire, qui étoit le fruit des travaux d'Auguſte; qu'aprés être parvenu à ce but de ſon ambition, il n'auroit pas manqué de la porter juſqu'aux derniers attentats. Tibere étoit naturellement défiant, & on a toûjours tort auprés des Grands, quand on ne ſe défend pas en perſonne. Sejan fut donc déclaré criminel de la mort du jeune Prince ſon fils ; bien que Gendre de l'Empereur, fut puni du dernier ſupplice ; toute ſa Famille fut éteinte, & on auroit vû mourir en Place publique celui dont peu de temps auparavant les Statuës étoient dans ces mêmes Places, à côté de celles des Ceſars, ſi en ſe tuant de ſes propres mains, il ne ſe fut arraché à celles des Boureaux.

Quelles devoient être pendant ces diſgraces les réflexions de ce Favory ? Combien devoit-il déplorer les mouvemens de foibleſſe humaine,

humaine, qui en lui faiſant concevoir des deſirs pour la Brû de ſon Empereur, l'avoient précipité dans les malheurs qui l'accabloient ? Si des reproches qu'il pouvoit ſe faire comme amant, il paſſoit à ceux qu'il devoit ſe faire comme Favory, juſqu'où avoit-il pouſſé l'inſolence & la vanité ? Il ne s'étoit pas contenté de ſe laiſſer élever des Statuës, de voir ſes flateurs les poſer à côté de celles d'Auguſte & de Tibere, il avoit ſouffert qu'on luy propoſât de lui élever un Temple, & qu'on en jettât les premiers fondemens. Mais comment une ame comme celle de Sejan, auroit-elle été exempte de foibleſſe ? La grande Agrippine toute merveilleuſe que nous l'avons dépeinte, ne laiſſoit pas d'avoir les ſiennes. Sa propre fermeté étoit ſon foible, & l'ambition de paſſer pour intrépide, étoit pour elle une paſſion plus violente & plus

plus dangereuſe que toutes celles de l'Imperatrice. Elle ſçavoit qu'en paroiſſant ſoûmiſe & abatuë, elle auroit appaiſé & peut-être vaincu la haine de tous ſes ennemis & plûtôt que de prendre ce caractere, elle ſouffroit une rigoureuſe priſon, étoit expoſée à la calomnie des faux dénonciateurs, confrontée tous les jours à eux comme la plus criminelle ou la moindre des femmes, & non ſeulement elle mettoit ſa vie & celle de ſes Enfans en danger, mais elle avoit déja vû ſes Domeſtiques les plus cheris & les plus fidéles, ſouffrir une honteuſe mort. N'auroit-elle pas mieux mérité le titre de femme forte en ſurmontant ſa fierté, qu'en la ſoûtenant ? N'eſt-il pas vray de dire que tout ce qui tient de l'humanité, eſt ſoûmis aux foibleſſes qui y ſont attachées, & que les ames les plus parfaites ſont ſujettes à des maladies qui quelquefois ſont

auſſi

auſſi dangereuſes pour la droite raiſon que les vices les plus déteſtables?

Mais il me ſemble que j'entends quelques oiſifs du ſiécle, s'écrier, Ce n'eſt pas une choſe extraordinaire que de trouver de la foibleſſe dans quelques femmes; leur ſexe fut appellé de tout temps le ſexe foible, & ces traits d'amour & d'ambition étant preſque tous renfermez dans cette eſpece, ne rempliſſent pas ce grand titre du Portrait des foibleſſes humaines.

Bien que je nomme ces cenſeurs les oiſifs du ſiécle, ils ne ſont pas entiérement ſans raiſon. Il faut les ſatisfaire & chercher quelqu'autres exemples de foibleſſe humaine, ſi fameux qu'on ne puiſſe m'accuſer de choiſir des matiéres trop aiſées à traiter.

Second Exemple.

PERICLES, Chef de la République d'Athenes, étoit si prudent & si éclairé, que les Atheniens tout amoureux qu'ils étoient de leur liberté, aimoient la domination d'un si grand homme. Il n'abusoit pas de cet amour : Il sçavoit adoucir les rigueurs du commandement par des façons d'agir si engageantes, qu'en gardant les severitez nécessaires, il faisoit aimer les effets de sa justice. S'il étoit heureux dans les affaires générales & publiques, il ne l'étoit pas moins dans les particulieres. Il avoit vû à Milet une belle fille nommée Dionie, dont il étoit devenu amoureux, & dont il étoit possesseur : Car quoi qu'il plaise à certains Auteurs graves de soûtenir, l'amour est aussi vieux que le monde ; de tout temps les plus grands hommes

ont

ont été ſoûmis à ſa domination, & ſi quelques-uns ont ſçû cacher la foibleſſe de leur cœur, cette ſageſſe tant vantée n'a réglé qu'un exterieur, où le ſecret de l'ame ne répondoit pas.

Periclés étant donc auſſi ſenſible que politique, & auſſi tendre que prudent, ne pût ſe défendre d'aimer Dionie; mais s'étant apperçû que les Atheniens avoient plus de confiance aux gens libres, qu'à ceux dont ils croyoient le cœur engagé, il avoit finement déguiſé ſon amour ſous d'autres prétextes.

Dionie étoit Mileſienne. Traſibule Tiran de Milet, & grand ennemi d'Athenes, avoit autrefois enlevé cette fille aux Mileſiens; & c'étoit des mains de Traſibule, que Periclés l'avoit tirée. Elle étoit dans une Forteresſe où le Tiran avoit renfermé ſes treſors & ſes meubles les plus précieux.

Periclés ayant été averti qu'il étoit

étoit allé au devant de quelques troupes Lacedemoniennes qui venoient au ſecours de Milet, avoit ſurpris cette Forteresſe. En ſorte que ce ſecond enlevement de Dionie, paſſoit pour un triomphe ſur les ennemis, & que quand Periclés avoit une belle Maîtreſſe en chambre, on croyoit qu'il ne l'y gardoit que comme un butin qu'il avoit remporté ſur Traſibule. Heureux s'il eût toûjours demeuré dans cet état; & que la foibleſſe de ſon ame eût été renfermée dans les bornes de quelques deſirs amoureux; mais il leur laiſſa prendre tant d'empire, & Dionie qui avoit de l'eſprit & de l'experience en amour, ſçût ſi bien profiter de ces diſpoſitions favorables, qu'elle l'obligea à l'épouſer ſecretement, & que ſans lui faire aucun myſtere de ſes intrigues paſſées, elle le fit réſoudre à ne les compter pour rien, & à ſe contenter de la vertu qu'on lui promettoit d'avoir pour l'avenir.

Quelle foibleſſe dans un homme tel que Periclés ! L'ancienne Gréce n'en a jamais poſſedé de plus grand. Athenes lui a dû ſa police, la magnificence de ſes plus beaux bâtimens, & les plus ſages de ſes Loix. Cependant celui qui avoit fait des régles de prudence & de jugement pour tout le monde, en manqua ſi fort pour lui-même, qu'il fit d'une Courtiſane publique, ſa femme legitime ; & que ſans être déçû par aucunes apparences, l'amour triompha de ſa gloire & de ſa raiſon.

Il venoit d'accomplir un mariage ſi peu digne de lui, & Dionie pour mériter cet excés de paſſion, vivoit dans une retraite, & affectoit une complaiſance dont il étoit enchanté, lorſqu'Alcibiades fameux Athenien, revint triomphant à ſa patrie. Il en étoit parti quelques mois auparavant, pour ſuivre Socrates à l'Armée, & il y avoit

avoit fait de ſi belles actions, qu'il étoit en état de briguer dans la République, des Emplois au deſſus de ſon âge. Socrates qui en tout lui ſervoit de pere, & qui avoit un grand crédit parmi les Atheniens, l'employoit inceſſamment pour tâcher à l'avancer. Toute l'Armée ſçavoit que dans ce deſſein, le prix d'un combat étant dû à Socrates; il l'avoit fait donner à Alcibiades, tant pour lui fournir des degrez d'élevation, que pour montrer aux Atheniens, que les honneurs, ou les plaiſirs qu'il recevoit en la perſonne de ce jeune heros, le touchoient plus qu'en la ſienne.

Il faut dire à la loüange de Socrates, qu'il ne pouvoit choiſir un plus digne ſujet de ſes affections. La Gréce ſi feconde en grands hommes, n'a jamais rien produit de mieux fait, de plus brave & de plus ſpirituel qu'Alcibiades. Ses traits étoient formez dans la der-

niére perfection. Il avoit l'air noble & aiſé, la phiſionomie engageante, & une valeur dont il avoit donné mille preuves éclatantes. A la verité il aimoit un peu plus les plaïſirs que Socrates ne l'auroit ſouhaité; & ce penchant vers la volupté, mettoit de grands obſtacles à ſon avancement. Socrates voyoit avec une douleur extrême, qu'étant ſi propre aux grandes choſes, il ſe donnoit ſouvent tout entier aux plus petites; & ſçachant par un long examen des foibleſſes humaines, que dans les gens de cet âge & de ce temperament, les remontrances aigriſſent les maux qu'on voudroit guérir, il tâchoit à mettre de l'ambition dans le cœur d'Alcibiades, comme pour y faire quelque diverſion, & détruire ou diminuer une paſſion par une autre.

Je ſouhaiterois, lui diſoit-il, que vous fuſſiez exempt de toutes, & ſi je vous voyois aſpirer au Gouver-

nement

nement avec autant d'ardeur que je vous en voy pour ſatisfaire d'autres deſirs, je deviendrois l'ennemi de vôtre ambition, comme je le ſuis de vôtre volupté; mais ne pouvant guérir vôtre ame de toutes ſes maladies, je cherche un reméde aux plus preſſantes, & remets au temps & aux occaſions à faire le reſte.

Alcibiades étoit naturellement impétueux, & ſupportoit toûjours impatiemment tout ce qui s'oppoſoit à ſes inclinations. Il s'emportoit quelquefois contre Socrates; & ſi ce dernier n'eût été plus modéré que lui, ils ſe feroient ſouvent broüillez: Mais comme Alcibiades lui étoit obligé, & que ſon emportement paſſé, il le reſpectoit comme un pere, ſes bons momens réparoient les mauvais, & il n'étoit jamais ſi docile qu'aprés s'être révolté. Dans cet eſprit il ſollicita les Emplois où Socrates vouloit qu'il

aſpirât,

aſpirât, & pour les obtenir il commença à faire des brigues dans la République. A peine avoit-il fait ces premiéres démarches d'ambition, qu'elles furent remarquées de Periclés, & qu'elles lui donnerent de l'inquiétude. Socrates étoit chef d'un parti qui de tout temps lui avoit été oppoſé; & il jugeoit que ſi Alcibiades s'arrachoit aux voluptez, & joignoit ſon courage à la prudence de Socrates, ils diminuëroient de telle ſorte le crédit de Periclés, que quand on lui laiſſeroit le titre de Chef de la République, il n'en auroit plus ni les avantages, ni l'autorité. Il ne ſçavoit quels remédes oppoſer à cet accident. Le parti de Socrates étoit ſi puiſſant, qu'il étoit dangereux d'uſer de guerre ouverte, & il ne l'étoit pas moins de laiſſer Alcibiades s'affermir trop long-temps contre l'amorce des plaiſirs. Aprés avoir fait beaucoup de réflexion ſur ces

deux

deux differentes extrêmitez, il lui vint en penſée de faire voir Dionie à Alcibiades, & d'uſer du même artifice pour le détourner de l'ambition, dont Socrates s'étoit ſervi pour tâcher à le divertir de la volupté.

Il paſſa dans la chambre de Dionie, pour luy communiquer ſes craintes & ſes deſſeins: Mais elle l'interrompit au premier mot. Moi, luy dit-elle avec un viſage tout changé, je verrois Alcibiades, & vous voulez qu'étant devenuë ce que je vous ſuis, j'aille par des regards étudiez, mettre dans un cœur des deſirs que je ne dois jamais ſatisfaire, & que je ne dois pas même trouver bon qu'on me montre. Ah! Periclés, je ne feray point cela, vôtre autorité dans Athenes, ne m'eſt pas ſi chere que les devoirs de ma foy. Je vous aime autant le moindre que le premier de la République; & je renoncerois plûtôt

à ma

à ma vie, que de la racheter par la complaiſance que vous me propoſez. Periclés, que ce diſcours tranſportoit d'amour & de joye, voulut mieux connoître Dionie, qu'elle ne ſe connoiſſoit elle-même, & l'aſſurant que la vûë d'Alcibiades, ni aucune des complaiſances qu'il luy demandoit, n'étoient incompatibles avec les devoirs de ſa foy, il perſiſta dans ſa réſolution, comme Dionie dans la ſienne; & voiant qu'il ne pouvoit la porter à ce qu'il vouloit, il fit deſſein de la tromper, & de luy faire voir Alcibiades ſans le luy dire. Il ſe ſervit pour cela du miniſtére de Temée, ami particulier d'Alcibiades, & luy ayant dit comme par maniére de plainte, qu'Alcibiades affectoit en toutes choſes d'être d'avis oppoſez aux ſiens; qu'aux promenades & aux autres lieux publics, on remarquoit qu'il évitoit de luy adreſſer ſa parole, & qu'il n'étoit venu luy

faire aucuns remercimens des Jeux qu'il avoit ordonnez en son honneur à son retour. Je sçay, poursuivit-il, qu'il est entiérement dévoüé à Socrates, & que nous sommes regardez Socrates & moy, comme Chefs de deux contraires Partis : mais Socrates même n'en use pas comme Alcibiades, bien qu'il y ait certaines choses où dans le Senat nous sommes opposez. Par tout ailleurs nous gardons des mesures de civilité ; & dans les affaires indifferentes, nous agissons comme si nous étions parfaitement amis. Temée avoit l'esprit fort pacifique, & auroit voulu contribuër d'une partie de son sang, à la réünion des citoyens divisez. Il ne manqua pas de redire à Alcibiades les plaintes qu'on faisoit de luy, & à le blâmer sur toutes choses, de n'avoir point depuis son retour, rendu de visites à Periclés. J'avouë que cela se devoit ; repartit Alcibiades, mais depuis

puis qu'il a chez luy cette Mileſienne qu'il a pris à Traſibule, il eſt devenu ſi particulier, & a tenu cette fille ſi cachée, que j'ay crû qu'on luy déplairoit ſi on troubloit leur ſolitude. Vous voyez que vous avez fait un mauvais jugement, repartit Temée, & puiſqu'il n'y a eu que cette conſideration qui vous a retenu, & que par ce que vous ſçavez des ſentimens de Periclés, cette conſideration devient nulle, ſi vous m'en croyez nous irons le voir preſentement.

Il ſembloit qu'Alcibiades eût un preſſentiment ſecret des maux que cette viſite luy devoit cauſer. Il donna deux ou trois excuſes diverſes à Temée, mais comme elles étoient foibles, & que Temée étoit bien-aiſe de marquer à Periclés quelque chaleur pour faire réüſſir ce qu'il ſouhaitoit, il preſſa ſi fort Alcibiades, qu'il le traîna faire cette viſite. Ils ne pouvoient

prendre une heure plus commode pour l'accompliſſement des deſſeins de Periclés. Il étoit avec Dionie à une maiſon de plaiſance qu'il avoit hors des Portes d'Athenes; & comme il avoit donné ordre chez luy que ſi Alcibiades y venoit, on le luy fit parler en quelque état qu'il pût être, ils ſurprirent Dionie ſortant du bain & preſque demi-nuë.

Pour comprendre une partie de l'étonnement d'Alcibiades, & tout l'embarras de Dionie, il faut ſçavoir que cette même perſonne qu'on connoiſſoit ſous ce nom à Athenes, avoit auparavant porté à Megare celui de Targelie, & y avoit été fort aimée d'Alcibiades pendant ſes voyages. Il l'avoit oubliée en la perdant de vûë, comme cela luy étoit arrivé pluſieurs autres fois; Et il avoit même été ſi fatigué des reproches qu'elle luy faiſoit de cet oubli, qu'il avoit jetté

dans

dans le feu ſes derniéres lettres, ſans les lire. Quand il vit cette fille chez Periclés, à peine fut-il le maître de ſa premiére ſurpriſe ; & ſi l'excés de ſon trouble ne luy eût d'abord arrêté la voix, il luy eût échapé quelques paroles qu'il eût été en ſuite trés-fâché d'avoir prononcées.

Periclés s'apperçût bien aux mouvemens de ſon viſage, que ſon cœur & ſon eſprit étoient agitez, mais Dionie étoit aſſez belle, & le foible d'Alcibiades pour les femmes aſſez connu, pour ne chercher point d'autre cauſe de cette agitation. Il feignit de ne l'avoir pas remarquée ; & voyant une émotion ſur le viſage de Dionie, qu'il attribuoit à la colere d'avoir été ſurpriſe, il voulut laiſſer paſſer le premier mouvement, & mena Alcibiades & Temée ſe promener dans les endroits les plus agréables de cette Maiſon.

Il étoit la nuit précédente arrivé des Députez de Lacedemone, dont les Dépêches avoient été lûës le matin au Senat, & faiſoient l'entretien de tous les gens importans de la République. Cette Ville qui juſqu'alors avoit diſputé de puiſſance & de grandeur avec Athenes, luy demandoit humblement ſon alliance, du ſecours contre les Megariens, & luy offroit pour mériter cette grace, deux Iſles que les Lacedemoniens avoient autrefois défenduës par neuf ou dix années de guerre. Cette affaire étoit grande, & Alcibiades aſſez capable d'en bien parler, pour faire une longue converſation ſur ce ſujet ; mais il avoit l'eſprit ſi occupé de ce qu'il venoit de voir, qu'il ne pouvoit dire qu'oüy & non, & encore les diſoit-il ſouvent mal à propos. Temée qui étoit étonné de ce trouble, & fâché que Periclés en fût témoin fit ſortir ſon ami le plûtôt qu'il luy

fut

fut poſſible; & quand ils furent dehors, Ce n'eſt pas Alcibiades que je viens d'accompagner chez Periclés, dit-il, c'eſt quelqu'un qui ſous ſon nom & ſous les traits de ſon viſage, cache un autre eſprit & un autre caractere d'ame. Je ſuis Alcibiades, reprit-il, avec un ſoûpir; mais, Temée, Dionie n'eſt pas Dionie, & pour vous faire comprendre en peu de mots la cauſe de mon émotion, c'eſt la Targelie de Megare.

Temée ſçavoit les moindres & les plus grands incidens de la vie d'Alcibiades, il n'ignoroit pas ſes intrigues avec Targelie; mais ne pouvant accorder les choſes differentes qui luy venoient en foule à l'eſprit, Cela ne peut être, repliqua-t-il, on ſçait que la vertu eſt ſouvent comme les fruits de la terre, & qu'il luy faut pour meurir une certaine ſaiſon. Periclés s'eſt trouvé ſoûmis à cette loy, & n'a

pas toûjours été auſſi ſage qu'il eſt; mais depuis qu'il eſt entré dans le Gouvernement, il s'eſt montré trop maître de luy-même pour loger chez luy une perſonne de la réputation de Targelie, & laiſſer croire ce qu'on croit ſur leur mariage. Vous vous étes trompé à quelque reſſemblance, & le temps vous fera connoître vôtre erreur. Sortez vous-même de la vôtre, interrompit Alcibiades. Je ne ſçay point les raiſons de Periclés, s'il a été déçû, ou s'il eſt ſi peu delicat que Targelie luy ſoit auſſi propre qu'une autre; mais ce qu'il y a de vray, c'eſt que Dionie eſt Targelie, & qu'en me menant aujourd'huy chez Periclés, vous m'avez fait le plus grand mal que je pouvois recevoir d'un mortel ennemi. Hé! quel eſt ce mal? reprit Teméc. Craignez-vous des charmes que vous avez déja vaincus? Et ſeriez-vous capable de faire le Héros d'une

ne Courtiſanne ? Helas ! repartit Alcibiades, Targelie n'a plus ici ce caractere. J'avouë qu'à Megare cette idée rendoit mon amour plus foible, quand elle tâchoit à me plaire, & qu'elle n'avoit ni beauté ni talens qu'elle ne livrât comme en proye à mes deſirs. L'envie qu'elle avoit d'être trouvée belle, ôtoit, ſelon moy, mille graces à ſes charmes: Mais aujourd'hui que ces mêmes charmes ont ſçû toucher Traſibule qui, ſa tyrannie à part, eſt un des plus grands hommes de Gréce; que le ſage Periclés autoriſe ma paſſion par la ſienne, & que la conduite preſente de Targelie montre qu'elle a pû, quand elle l'a voulu, être chaſte, prudente & ſolitaire, elle mérite toute l'ardeur d'un honnête homme; & je n'auray ni joye ni repos, que je ne me ſois raccommodé avec elle.

Temée qui comprenoit les conſequences de cette réſolution, fit

tous ſes efforts pour la combattre ; & voyant qu'il travailloit en vain, il fut chercher Socrates, & luy raconta tout ce qui s'étoit paſſé.

Ah ! s'écria douloureuſement ce Philoſophe, le pauvre Alcibiades eſt perdu ; & ſi cette maladie de cœur le prend, c'eſt la plus dangereuſe dont juſques ici nous l'ayons vû attaqué. Je ne ſçavois point que la Dionie qu'on a priſe en butin de guerre ſur Traſibule, fût la fameuſe Targelie : mais ſi elle l'eſt, elle a un art ſurnaturel pour enchanter les cœurs. Elle ſe nomme Aſpaſie, & fut choiſie enfant pour repreſenter Venus à une Fête d'Amathonte. Elle y parut ſi charmante, qu'on luy donna le ſurnom de Dionie, qui eſt un diminutif du titre de Déeſſe. On luy a donné celuy de Targelie à Megare, parce qu'on prétendoit que comme une Targelie Maîtreſſe du Roy de Perſe, attacha à ſon ſervice tous les Grecs

qui

qui la connurent, Aſpaſie avoit ralenti le courage de tous les ennemis des Megariens ; & quand Traſibule la renferma dans la Forteresſe dont Periclés l'a tirée, il diſoit pour colorer cette violence, qu'elle faiſoit prendre la quenoüille & le fuzeau à tous les Hercules de ſon Armée. Ce même Traſibule en eſt demeuré enchanté. Periclés ſi renommé parmi nous pour ſa ſageſſe, n'a pû réſiſter à ſes charmes. Dieux quel effet produiront-ils ſur un cœur auſſi ſuſceptible d'amour que celui d'Alcibiades ?

Cette réflexion faiſant tout craindre à Socrates pour un homme ſi chery, non ſeulement il courut le chercher, & luy dit tout ce qu'il pût imaginer de plus fort, non ſeulement il conjura Temée de luy aider à le détourner du précipice où il alloit ſe jetter, & dans ce deſſein fit faire des Vers diffamatoires contre Dionie, qu'il fit chanter publi-

quement, pour eſſayer de réveiller par là, cette gloire héroïque dont l'ame d'Alcibiades étoit remplie, mais voyant que ſes efforts étoient inutiles, & qu'Alcibiades cherchoit tous les jours les moyens de voir cette enchantereſſe, il fut ſi tranſporté des mouvemens de ſon amitié, & il eſt ſi vray qu'il n'y a ſorte de déguiſement que la foibleſſe humaine ne prenne pour ſe gliſſer dans une ame, que Socrates alloit cherchant les plus belles filles d'Athenes, pour en trouver quelqu'une qui pût effacer du cœur d'Alcibiades, l'idée de Targelie, & que le plus ſage des Philoſophes de Gréce, prenant pour ſageſſe un excés d'extravagance, ſollicitoit une ame au déréglement, pour l'empêcher, diſoit-il, de paroître trop déréglée.

Cependant Periclés joüoit un perſonnage encore plus nouveau, & qui n'étoit pas moins inſenſé.

Alci-

Alcibiades étoit ſi bien fait, que tout le dépit de Targelie, avoit cédé aux premiers momens de ſa vûë. Elle avoit crû le haïr de toute ſa haine, mais elle avoit trouvé que toutes les haines dont l'amour ſe mêle, ſont toûjours de nouvelles eſpeces d'amour. Elle avoit eu peine à s'arracher de ſa preſence; & bien que le deſordre où elle étoit, l'eût obligée à faire pluſieurs ſignes à Periclés, de mener Alcibiades hors de ce lieu, il n'en avoit pas été ſi-tôt ſorti, qu'elle avoit penſé le ſuivre, & qu'elle ſe faiſoit mille reproches de cette politique. Il luy reſtoit encore aſſez de raiſon pour reconnoître que l'amour ſeul eſt capable de mettre ces mouvemens dans une ame; & elle ſe vouloit un ſi grand mal de ſe trouver cette foibleſſe pour un ingrat, que volontiers elle s'en fût punie par les plus rigoureux châtimens.

Periclés la trouva dans le tranſ-

port

port de cette colere contre elle-même, & luy donnant un autre principe, Vous étes donc ſi offenſée, luy dit-il, que nous ne pourrons obtenir nôtre pardon de ce que par un intéreſt dont vous étes de part, & où vous devriez entrer auſſi delicatement que moy, on vous a fait voir un homme, & tâché de vous rendre une demi-heure ſociable? Je l'aurois été douze heures s'il l'avoit fallu, avec tout autre, repartit Dionie, mais celuy là m'eſt inſupportable. Je ne ſçay ſur quoy la Gréce entiére ſe fonde pour en dire tant de bien? La Gréce ne dit rien de luy, qu'il ne ſoûtienne, interrompit Periclés. Elle ne peut douter qu'il ne ſoit brave & magnifique; & tout ce qui le voit, doit tomber d'accord qu'il eſt bien fait. Il eſt vray qu'il eſt bien fait, interrompit bruſquement Dionie, mais il a je ne ſçay quelle audace dans la phiſionomie,

incom-

incompatible avec les perſonnes de mon humeur. La bonne opinion qu'il a de luy-même, paroît dans ſes moindres actions. Je ſuis trompée s'il n'eſt parjure & trompeur: Enfin ſi vous me faiſiez encore une fois le tour que vous m'avez fait, & que par quelque conſideration que ce ſoit, vous me fiſſiez ſouffrir ce qu'aujourd'huy j'ay ſouffert, je me ferois plûtôt eſclave de qui voudroit m'accepter, que de vivre plus long-temps avec vous. Dionie témoignoit en vain toute cette colere: il arriva dés ce même jour une choſe qui affermit Periclés dans ſa réſolution, & qui luy fit donner de nouveaux ordres pour livrer ſouvent Alcibiades aux charmes de Dionie. Il y avoit un ancien Domeſtique de Periclés, qui avoit été employé par luy, à la recepte & diſtribution des deniers dont on payoit les Ouvriers qui travailloient aux Ouvrages publics.

blics. Ce Receveur étoit accusé de péculat, & Periclés pour ne pas laisser croire au peuple qu'il fût auteur, ou complice des voleries de son Officier, l'avoit abandonné à la rigueur des Loix. Le Senat avoit decreté contre luy, & Alcibiades le rencontra comme on le menoit en prison : il le tira des mains de ceux qui le conduisoient, & supposant qu'autrefois il en avoit reçû un service considerable, il l'escorta jusques hors de la Ville, & lui donna le moyen de se sauver.

Cette violence pensa attirer de grandes affaires à Alcibiades. Le Senat se plaignit, & bien que Socrates fût plus irrité qu'aucun autre, il falut tout son crédit pour détourner cet orage. Periclés qui apprit par les Lettres du fugitif, qu'il n'avoit jamais rendu aucun service à Alcibiades, qu'à peine il en étoit connu, & que c'étoit à la seule consideration de Periclés, qu'il

qu'il avoit défendu ſa liberté, ne pouvoit aſſez s'applaudir de ce premier effet de ſa ruſe. Voyez, diſoit-il à Dionie, ce qu'a déja produit un moment de vôtre vûë: Car quelle autre cauſe auroit l'affectation qu'Alcibiades vient de témoigner pour me plaire? Hier il tenoit une conduite toute oppoſée. Hier il étoit ſi ſoûmis aux volontez de Socrates, que par le ſeul deſir de me deſobliger, il eût été le premier à opiner contre ce malheureux, & l'auroit, s'il eût été beſoin, conduit en perſonne au ſupplice. Aujourd'huy il le ſauve au mépris du couroux de Socrates, & de l'autorité du Senat. D'où vient un changement ſi promt, s'il ne vient du pouvoir de vos yeux, Et quelle indifference ne témoigneriez-vous point pour mes intérêts, ſi vos yeux pouvant me procurer de ſi grands avantages, vous refuſiez d'employer pour moy la feinte

feinte douceur de quelques regards ? Dionie croyoit encore que ſon dépit ſurmonteroit le retour de ſa tendreſſe ; & ne ſçachant pas à quel degré cette tendreſſe étoit déja parvenuë, elle s'imaginoit avoir encore pour Periclés, les ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance qu'elle auroit dû conſerver. Par quel crime ay-je pû m'attirer cette tiédeur, luy diſoit-elle ? Si vous ne m'aimez plus aſſez pour être delicat & jaloux, rendez-moy à Trafibule, je ne luy ſeray pas ſi indifferente que je vous la ſuis devenuë, & il ne m'expoſera pas comme vous aux deſirs & aux charmes d'Alcibiades. Je ne vous expoſe à rien, ma chere Dionie, luy diſoit-il en l'embraſſant, je connois mieux la fermeté de vôtre ame, que vous-même, Alcibiades n'y fera point de bréche, & ſeul il court quelque péril dans cette avanture.

Flaté de cette imagination, il ſe paſſoit peu de jours où Periclés ne trouvât quelque moyen de tendre un nouveau piége au cœur d'Alcibiades. Je ſors plûtôt du Senat qu'à l'ordinaire, luy diſoit-il un matin, car Dionie offre aujourd'huy un Sacrifice à Cerés, & je crains ſi fort les ſecrets attentats de Traſibule, que je ne veux pas la laiſſer aller à ce Temple ſans eſcorte. Periclés jugeoit bien qu'Alcibiades étoit trop honnête pour ne pas s'offrir à l'accompagner. Il ne ſe trompoit pas : ils allerent au Temple de Cerés enſemble ; & pendant le Sacrifice, Periclés feignit une affaire importante qui l'obligeoit à ſortir un moment, afin de donner plus de liberté aux regards d'Alcibiades, & de mieux allumer le feu dont il avoit deſſein d'embraſer ſon cœur. Un autre jour où il faiſoit peindre Dionie, il fit adroitement naître une diſpute ſur

sur l'invention de ce Tableau, & prenant Alcibiades pour Juge, il l'expoſa deux heures à tous les attraits & à tous les ajuſtemens qu'une femme tâche d'avoir quand elle ſe fait peindre. Il n'étoit pas beſoin de tant d'artifices pour remettre l'amour dans ſes droits. Alcibiades étoit déja tranſporté de paſſion pour Dionie, & elle ne pouvoit plus douter que malgré ſon dépit & ſa colere, l'amour n'eût repris toutes ſes forces. Elle en déguiſa quelque temps le retour; & quand Alcibiades trouvoit le moment de lui demander pardon de ſes fautes paſſées, il n'en tiroit que des réponſes froides & mépriſantes, qui le mettoient au deſeſpoir. Il en eſt des bleſſures du cœur, luy diſoit-elle un jour, comme de celles du corps. Les endroits où ſe forment les calus, ſont plus difficiles à rompre, que ceux qui n'ont jamais été rompus; & quand je ſerois capable d'ou-

d'oublier ce que je dois à Periclés, j'aimerois plûtôt une troiſiéme perſonne, que je ne recommencerois à vous aimer. Elle ne tint pas long-temps un ſi terrible langage. Alcibiades y parut ſi ſenſible, que Dionie ſentit quelque pitié du mal qu'elle luy faiſoit. Les douceurs ſuccederent aux reproches; & pour ne pas faire languir l'hiſtoire, les amans broüillez ſe raccommoderent.

Jamais Periclés n'avoit vû moins d'apparence à cette réünion, que lors qu'elle étoit la plus parfaite. Dionie paroiſſoit outrée de colere quand de nouveau Periclés l'avoit livrée à ce qu'elle appelloit ſon ſupplice. Alcibiades évitoit les occaſions; & lorſque par les ſoins continuels du bon homme préoccupé, il ſe trouvoit avec Dionie à quelque promenade, ils ne ſe diſoient qu'un mot en paſſant pour convenir d'une entrevûë plus ſecrete;

crete ; & Alcibiades ſe retiroit le premier, comme ſi la vûë de Dionie luy eût déplû, ou luy eût été entiérement indifferente. Pour perſuader même à Periclés que les ſentimens du cœur répondoient à l'apparence, il reprit les maniéres d'agir qu'il avoit avant que d'avoir revû Dionie ; & un jour que les envieux de la puiſſance & de la gloire de Periclés, le citerent au Senat pour rendre compte de quelques deniers publics qu'on prétendoit qu'il avoit legerement employez, Alcibiades brigua viſiblement pour en faire ordonner la reſtitution. Ils avoient été dépenſez en bâtimens néceſſaires à la commodité & à l'ornement d'Athenes; mais Alcibiades & ſes partiſans ſoûtenoient qu'ils étoient inutiles, que Periclés ne les avoit entrepris que par un motif de vanité, & qu'il eût été plus à propos de lever des Troupes pour étendre les bornes

de

de l'Etat, que d'épuiser les tresors de la République en Statuës & en Places, dont la Ville se fut aussi bien passée alors, que depuis sa fondation. La brigue de Socrates & d'Alcibiades, fut la plus forte. Periclés fut condamné à une grosse amende: il la paya gayement en apparence, & disoit en vendant son bien pour y satisfaire, qu'on luy faisoit un honneur auquel il n'eût osé aspirer, & qu'il étoit bien obligé aux gens qui forçoient la Ville d'Athenes à ne devoir qu'à luy ses ornemens & sa magnificence. Mais quelque fermeté qu'il affectât, il étoit en secret fort irrité d'avoir été traité de cette sorte, & faisoit de grands reproches à Dionie, de ce qu'elle ne luy avoit pas gagné Alcibiades. Faites ces reproches aux Dieux, répondoit la fine courtisanne, de ce qu'ils ne m'ont pas faite assez belle pour gagner une si grande victoire. Ah! vous n'étes

que

que trop belle, s'écria Periclés, mais quelques charmes qu'on ait, il faut pour plaire, en avoir envie. On ne prend point de cœurs sans quelque leger desir de les prendre; & si on ne vise à quelque but en lançant un trait difficilement fait-il quelque blessure. Au contraire, reprit Dionie, l'affectation de plaire, en ôte souvent le pouvoir. On tombe plûtôt dans un piége qu'on ne découvre pas, que dans un qu'on voit de loin; & c'est peut-être pour m'avoir trop souvent livrée aux occasions de voir Alcibiades; que vous luy avez rendu ma vûë indifferente.

Helas! cette vûë n'étoit rien moins qu'indifferente au trop sensible Alcibiades. Il exposoit tous les jours sa vie pour voir Dionie en particulier. Tantôt il escaladoit des murailles & se glissoit par les ruines d'un vieux bâtiment. Il s'en falloit peu qu'il ne fut accablé sous quel-

ques-

ques-unes. D'autres fois il étoit découvert par les ſentinelles que Periclés tenoit autour de la maiſon où il gardoit Dionie, & ce n'étoit que par des efforts de valeur incroyables, qu'il ſe déroboit de leurs mains. Il ſçût un jour que Periclés étoit à un Château qu'il avoit au bord de la mer : il ſe mit la nuit dans une barque, pour aller à ce Château. Il fut ſurpris d'une tempête, & penſa devenir un autre Leandre. Ces courſes & ces avantures étoient trop fréquentes pour être long-temps ignorées de Socrates, & il veilloit de trop prés ſur la conduite d'Alcibiades, pour le laiſſer ſi ſouvent échaper à ſes ſoins. Il fut averty de ſes ſorties nocturnes : il le fit ſuivre, devina ce qui ſe paſſoit; & des ſoupçons paſſant aux certitudes, crût Alcibiades auſſi amoureux & plus encore qu'il ne l'étoit. Son premier mouvement le pouſſoit à faire ſçavoir à Periclés,

l'infidélité de Targelie ; mais cet avis tiroit à de fâcheuſes conſequences pour Alcibiades, & Periclés avoit tant de créatures dans Athenes, que les tranſports d'une jalouſie pouvoient devenir funeſtes pour un rival heureux. Il avoit épuiſé tous les expediens auprés d'Alcibiades. Il n'étoit pas aſſez bien avec Periclés, pour entrer ſur rien en confiance avec luy. Il s'aviſa d'aller voir Dionie : Il avoit entendu dire par beaucoup de perſonnes, qu'elle avoit l'eſprit au deſſus de ſon ſexe, & qu'on la conſultoit quelquefois ſur des maximes de politique. Il feignit d'avoir à luy en communiquer quelques-unes. Il luy fit demander par Temée, une apreſdinée d'audience. Il l'obtint ſans peine. Periclés avoit ſes raiſons de ne tenir plus cette fille ſi réſervée ; & elle ne pouvoit manquer d'être curieuſe pour ſçavoir ce qu'un auſſi grand homme

que

que Socrates, avoit à luy dire.

Je ne viens point vous voir, luy dit-il en l'abordant, comme une beauté fameuſe dont la Gréce entiére publie des effets incroyables, je viens examiner s'il n'y a point en vous quelque choſe au deſſus de cette beauté, & dont je puiſſe vous rendre aſſez amoureuſe pour vous donner du mépris pour vos propres charmes. Vous n'aurez pas beaucoup de peine, repartit froidement Targelie, je n'ay jamais eu beaucoup d'attachement pour les charmes dont on me flate: Mais, Seigneur, comment & pourquoi leur réputation eſt-elle parvenuë juſques à vous? Les occupations de vôtre cabinet, vous laiſſent-elles du loiſir pour des penſées ſi médiocres? Et la Philoſophie & les beſoins d'Athenes, vous ont-ils laiſſé ſçavoir que Dionie étoit au monde? Tout grand homme qu'étoit Socrates, & tout préparé qu'il

étoit à cette converſation, il fut un peu embaraſſé de cette demande. Il ſe remit toutefois aſſez promptement, & repr. iant autant qu'il pût ſon premier ſens froid, C'eſt une des curioſitez de la Philoſophie, reprit-il, que d'examiner les raretez de la nature, vous en êtes une par la perfection de vôtre beauté ; & ſi ce qu'on m'a dit de vôtre eſprit, y répond, je ne puis donner de meilleures marques d'être Philoſophe, qu'en tâchant à vous faire accomplir les deſſeins favorables que le Ciel ſemble avoir ſur vous. Pour cela, ma belle fille, pourſuivit-il, il faut luy renvoyer ce qui vient de luy : car les Dieux ne pouvant jamais avoir d'objet ſi parfait qu'eux-mêmes, ſe conſiderent toûjours ſeuls dans tout ce qu'ils produiſent. S'ils rendent une perſonne plus belle qu'une autre, c'eſt pour mettre avec diſtinction, une foible image de leurs divines

beau-

beautez parmi les créatures. S'ils donnent à quelques-unes de ces créatures, des talens ſpirituels au deſſus des autres, c'eſt afin que ces qualitez extraordinaires ſoient le but des rayons de la Divinité, c'eſt à dire qu'ils retournent à Dieu, comme le but ſur lequel donnent les rayons du Soleil, les fait reflechir ſur eux-mêmes, & leur donne une chaleur qu'ils n'auroient pas s'ils ne faiſoient que fendre l'air, & ne rencontroient pas un objet qui leur renvoyât ce qu'ils luy prêtent. Je craignois, par ce que je ſçay des avantures de vôtre vie, que vous n'euſſiez point appris, ou que vous ne fuſſiez pas aſſez perſuadée de cette grande verité. Je me ſuis fait un plaiſir de venir vous la dire, & je vous conjure de la recevoir dans l'eſprit qu'elle vous eſt dite. Je la reçois mieux encore qu'elle ne m'eſt préparée, reprit la Mileſienne, & je pénétre dans la verité de vos

vos intentions, plûs que vos discours ne me le découvrent. Mais Socrates quittons les déguiſemens, & parlons en Philoſophes. Il y en a de toutes eſpeces, & l'eſprit n'a point de ſexe. Avez-vous toûjours eu pour but dans toutes vos actions de renvoyer à Dieu le rayon divin dont vous étiez frappé? Et n'eſt-ce que par ce motif que vous prenez un interêt ſi particulier en tout ce qui touche Alcibiades ?

Periclés entra comme Dionie prononçoit ce nom. Il avoit été averty que Socrates étoit avec elle, & jugeant bien que ce n'étoit pas pour la mettre dans ſes intérêts, il venoit interrompre une converſation qui ne pouvoit que luy être deſavantageuſe. Je croyois, dit-il à Socrates en entrant, que ce fut aſſez que vous vous mêlaſſiez du Gouvernement populaire, & des affaires de la Guerre, ſans entrer dans le détail de mes affaires domeſtiques,

ſtiques, & ſans venir voir dans ma maiſon ce qui s'y paſſe de particulier. Je ne regarde point Dionie, repartit Socrates, comme le détail de vos affaires domeſtiques, elle eſt un butin précieux & public, où chaque Citoyen d'Athenes doit prendre intérêt; & comme elle ſera plus ſeurement dans le Palais où ſe tient le Senat, que dans vôtre maiſon qui parmi nous n'eſt regardée que comme la maiſon d'un homme privé, je venois vous prier de trouver bon qu'on tranſportât cette illuſtre priſonniere dans le Palais public, & qu'elle y fut gardée par les ſoins & aux frais de la République. Elle a juſques ici été chez moy en pleine ſeureté, reprit Periclés tout émû, & je ne comprends pas d'où vous vient une inquiétude dont depuis ſi long-temps vous aviez bien voulu vous diſpenſer. On ne ſonge pas toûjours à toutes choſes, pourſuivit Socrates, mais

quand les affaires viennent à la pensée, il ne faut pas les négliger. Je n'ay songé à celle-là qu'aujourd'huy ; c'est un peu tard pour le temps qu'il y a que Dionie est chez vous, mais c'est assez tôt puisqu'il ne luy est encore arrivé aucun accident. Souffrez qu'on prévienne ceux qui pourroient arriver. Je sçay que dans les Etats Monarchiques, la maison des Rois est un azile inviolable ; mais dans les Républiques il n'y a de veritable seureté que dans le sein de la République même. En disant cela il tendit la main à Dionie, comme pour la mener hors de chez Periclés ; mais Periclés s'y étant opposé, & Socrates n'étant point en état de l'enlever de force, il falut qu'il se contentât de representer le lendemain au Senat, ce qu'il avoit dit chez Periclés, & qu'il implorât l'autorité de ce Corps, pour mettre Dionie en plus grande assurance.

On

On ne peut aſſez bien dépeindre le bruit que fit cette propoſition, dans toute la Ville d'Athenes. Periclés qui étoit bien aiſe d'autoriſer ſa foibleſſe par de grands exemples, fit ſemer ſecretement parmi le peuple, que la Philoſophie de Socrates avoit cedé aux charmes de Dionie; qu'il l'avoit ſurpris luy contant des douceurs, & que pour les luy conter avec plus de liberté, il vouloit la faire garder en lieu public. Quelques ennemis de Socrates, donnoient foy & cours à ces faux bruits. Ceux qui les trouvoient trop peu vray-ſemblables, en publioient de moins vrais. Peut-être encore, ils diſoient que Socrates étoit jaloux d'Alcibiades; qu'il avoit ſçû qu'il avoit vû la belle Mileſienne, & que craignant quelque nouvel engagement de la part d'Alcibiades, il vouloit la mettre dans un lieu dont il fut aſſez le maître pour être aſſeuré que Dionie &

luy ne se reverroient plus. Il étoit vray en partie que ce motif faisoit agir Socrates; mais je ne puis croire quoy qu'on ait dit, qu'il se soit mêlé d'autre amour en tout cela, de la part de Socrates, que l'amour de la sagesse, & d'autre jalousie que celle de voir incessamment les passions s'emparer d'un cœur que Socrates auroit voulu consacrer à la vertu.

Cependant, quelques causes qu'ait eu ce different, il partagea tous les Grands d'Athenes, & fut prêt d'allumer dans ses murailles, le feu d'une guerre civile. Dionie qui au mépris de toutes les idées de Socrates, croyoit voir Alcibiades avec plus de liberté, dans le Palais de l'Attique *, que chez Periclés, pressoit Alcibiades d'agir pour l'y faire transporter. Alcibiades, plein du même espoir, & pressé par Dionie, remuoit & broüilloit toute la Ville, pour faire réüssir les desseins de

* *Lieu où s'assembloit le Senat.*

de Socrates. Periclés qui, en tâchant de conſerver Dionie, ſçavoit qu'il défendoit ſa femme legitime, faiſoit des efforts incroyables pour empêcher qu'elle ne luy fut enlevée. Foibleſſe humaine, quels étoient alors tes triomphes ! Et quels ſujets avois-tu choiſis pour établir ta tyrannie !

Pendant ce deſordre, Archidamas Roy de Lacedemone, qui autrefois avoit étudié à l'Ecole de Socrates, luy écrivit une Lettre de plainte de ce que Dionie, qu'à Sparte on ne connoiſſoit que pour Aſpaſie, ſéduite par un Roy d'Etrurie, ennemi des Lacedemoniens, avoit obligé Periclés à refuſer l'Alliance que Lacedemone demandoit avec Athenes, & à faire même ſous main donner du ſecours aux Etruriens. Il étoit vray que Dionie craignant la ſeverité morale dont les Lacedemoniens appuyoient toutes leurs actions, s'é-

toit ſecretement oppoſée au mêlange de ces peuples avec les Atheniens, & avoit abuſé du crédit qu'elle avoit auprés de Periclés, juſques à faire une partie des choſes dont on l'accuſa. Mais Socrates fit ajoûter de terribles menſonges à la verité. Dionie fut noircie en apparence de tant de deſſeins téméraires, Periclés fut ſi perſuadé qu'il falloit ou l'abandonner ou renoncer à l'autorité qu'il avoit dans Athenes, & il eſt ſi vray que toutes les puiſſances établies ſur des fondemens injuſtes, ſont fragiles, que Dionie, ou ſi vous voulez Aſpaſie, fut banie de tout le Territoire d'Athenes ; & qu'Alcibiades n'ayant pû empêcher ce Decret, ne pût témoigner la douleur qu'il en avoit, que par un banniſſement volontaire de ſa patrie, qui dura prés de dix années. Periclés & Socrates étans morts pendant ce temps-là, & la République d'Athenes ſe trouvant

vant affoiblie par tant de pertes, les Lacedemoniens prirent leur temps pour ſe vanger des injures qu'ils prétendoient leur avoir été faites. Ils entrerent à main armée dans tout le Païs de l'Attique. La guerre entre ces deux Peuples dura dix années entiéres ; & on ne peut lire cet endroit de l'Hiſtoire Grecque, ſans être touché des malheurs que les foibleſſes dont Aſpaſie a rendu tant de grands hommes capables, attira ſur un million d'innocens qui n'avoient aucune part dans le ſecret de la politique ; & qui toutefois dans ces ſortes d'occaſions portent toûjours la peine des crimes qu'ils ne commettent pas.

Troiſiéme Exemple.

L'Hiſtoire Grecque eſt remplie de tant d'incidens extraordinaires, & les Grecs ont ſi long-tems avant toutes les autres Nations, trouvé l'art de joindre la galanterie

avec les vertus héroïques, qu'il eſt impoſſible de chercher de la matiére hiſtorique chez eux, ſans être forcé à la pouſſer plus loin qu'on ne l'avoit réſolu. Je penſois ne tirer qu'un exemple des Grecs, en voici un ſecond qui ſe preſente à ma vûë & à mon imagination : Il les entraînent, & je me ſens pouſſé par mon genie à faire encore ce moment de ſejour en Gréce, avant que de viſiter les autres parties du monde.

Euriſtion Roy de Sparte, avoit deux Fils, dont l'aîné, nommé Policlete, devoit régner aprés luy; & le ſecond, nommé Licurgue, laiſſant à ſon frere le ſoin d'étudier l'art de la Royauté, s'étoit dés ſa premiere jeuneſſe donné à l'étude de la Philoſophie. Ce fut d'elle qu'il tira ces Loix ſi fameuſes dans l'antiquité, qui en mettant tous les biens des Spartiates en commun, bannirent de chez eux, tant qu'el-

les

les durerent, l'avarice & la diviſion. Il n'y avoit point de ſeparation de terres ni d'heritages; chaque Païſan cultivoit ſans choix & ſans diſcernement, ce qu'il avoit la force de cultiver, & recüeilloit de même ce qui luy étoit neceſſaire pour vivre. Le Marchand apportoit au Treſor public le revenu de ſon commerce; l'Artiſan y portoit fidellement le profit de ſon travail. On diſtribuoit le tout avec modération & avec juſtice. Quel homme devoit être ce Licurgue, & quels talens devoit-il avoir pour établir par ſa ſeule autorité, ce que des ordres ſi ſacrez ne peuvent faire obſerver parmi nous?

Euriſtion étoit fort vieux quand ſes enfans furent en âge d'être mariez. Il les aimoit tendrement, il réſolut de les marier, s'il étoit poſſible, avant ſa mort, & leur deſtina deux de ces filles ſans pere & ſans mere que par une piété qu'on

ne

ne peut trop loüer, les Rois de Sparte, & depuis les Ephores ou Chefs du Senat, adoptoient & faisoient élever avec autant de soin que s'ils en eussent été les veritables peres. L'une se nommoit Argelie, & étoit fille de Codrus, ami si particulier d'Euristion, qu'en plusieurs endroits de l'Histoire ils sont connus sous le titre des deux amis, comme par leur nom propre. L'autre se nommoit Cleonice, & étoit fille d'Evandre, fameux Chef d'une ancienne faction qui avoit pensé faire changer de face à l'Etat. Si le Roy de Sparte avoit suivi son inclination, il auroit marié la fille de Codrus au Prince son aîné, afin de faire régner aprés luy le sang de son meilleur ami ; mais la faction d'Evandre n'étoit pas morte avec luy. Elle renouvelloit de temps en temps les troubles qu'autrefois il avoit émûs ; & ces factieux disant que pour leur seureté il faloit

marier

marier la fille d'Evandre à l'heritier préſomptif de la Couronne, ils avoient obligé Euriſtion dans le dernier Traité à leur accorder publiquement cet article. Il s'en conſoloit par le preſent qu'il faiſoit à la fille de Codrus en la perſonne de Licurgue ; & voulant auſſi luy donner une femme digne de luy, il faiſoit élever Argelie avec tant de ſoin, qu'il l'avoit renduë la fille de Gréce la plus parfaite.

Les choſes étant ainſi diſpoſées dans le cabinet, Euriſtion trouva qu'il étoit à propos de les executer. Il envoya chercher Policlete, & luy diſant qu'il avoit impatience de voir de jeunes Princes de ſon ſang perpetuër la Couronne dans ſa famille, il ajoûta qu'il avoit choiſi le jour d'une Fête de Minerve, qui étoit la Déeſſe protectrice des Grecs, pour la ceremonie de ces doubles Mariages. Policlete ſçavoit depuis long-temps qu'il étoit

deſtiné

deſtiné à la fille d'Evandre, & par un caprice des Aſtres avoit d'autres inclinations. Il dit au Roy ſon pere, qu'il étoit encore bien jeune pour s'engager dans le mariage, qu'il ſembloit que cet engagement devoit rendre un homme maître de luy-même, & qu'il ne ſe croyoit point aſſez ſage pour être ſi-tôt abandonné à ſa propre conduite. Vous ne ſerez pas moins ſous ma conduite, pour être marié, interrompit le Roy. Ce n'eſt pas de gouverner un peuple, dont il s'agit, c'eſt d'épouſer une fille élevée avec vous dés l'enfance, dont nous connoiſſons les mœurs & les inclinations étrangere, le mariage n'eſt pas pour des Princes de vôtre rang, ce qu'il eſt pour un homme privé: vous n'en aurez que les douceurs, & vous aurez des gens auprés de vous, qui vous ſoulageront des peines. En un mot, mon fils, le jour eſt choiſi, les amis d'Evandre

ſont

ſont avertis, ne leur donnons point quelque nouveau ſujet de révolte; les deſordres domeſtiques naiſſent aiſément, s'appaiſent avec peine, & quelque ſuccés qu'ils ayent, ſont toûjours également dommageables à tous les partis.

Policlete connoiſſoit la fermeté du Roy ſon pere, & ſçavoit que le temps n'apportoit aucun changement à ce qu'il avoit réſolu. Il crut qu'il valoit autant parler alors, que d'attendre plus tard: Il ſe jette donc à ſes pieds, & aprés luy avoir demandé de l'indulgence pour ſa foibleſſe, il luy déclare qu'il étoit éperduëment amoureux d'Argelie. Cet amour ſeroit bien-tôt ſatisfait, reprit le Roy, ſi les amis d'Evandre y conſentoient. Vôtre frere eſt ſage & ſoûmis, & Argelie ne s'oppoſeroit pas à un échange qui la feroit Reine; mais, Prince, vous ſçavez mon dernier Traité avec les factieux, & que ſi vous n'épouſez

n'épouſez point Cleonice, il faut que vous cediez le titre de Roy à celuy qui l'épouſera. Je cederois toutes les Couronnes du monde, repartit l'amoureux Policlete, pour la perſonne d'Argelie; & d'ailleurs Seigneur, j'aime tant mon frere que la Couronne me ſera plus agreable ſur ſa tête que ſur le mienne.

Euriſtion, à qui cette foibleſſe déplaiſoit, & qui n'étoit pas accoûtumé à changer les choſes qu'il avoit réſoluës, p[illegible]nit au Prince des douceurs dans la Royauté, que luy-même n'y avoit peut-être pas trouvées. Ne vous imaginez-vous point, luy diſoit-il, la joye que doit avoir un homme de ſe trouver choiſi des Dieux pour exercer leur miniſtere ſur la terre? Que fait dans le Ciel le plus grand des Dieux, qu'un Roy parfait ne faſſe dans ſon Royaume? J'avoüe que la puiſſance divine eſt éternelle, &

que

que celle d'un Monarque est passagere : Je conviens encore qu'un Souverain n'est absolu que sur ses Sujets, & que Jupiter l'est sur toutes les créatures ; mais ces exceptions faites, un bon Roy fait la felicité de son peuple, comme les Dieux font celle des hommes. La prosperité des gens de bien, & la punition des méchans, dépendent souverainement de luy. A la verité quand c'est un Prince foible ou voluptueux, qui par timidité, ou pour n'être pas troublé dans ses plaisirs, se remet de tous ses soins sur la personne d'un favory, il ne doit pas trouver de grands avantages dans le commandement absolu ; car proprement il ne le possede pas. Mais quand un Roy s'acquite dignement de ses legitimes devoirs sa vigilance est vne participation de la Providence divine, sur laquelle ses sujets reposent en pleine seureté. Les guerres justes qu'il entrepreud,

treprend, le font craindre ; la Paix qui les suit, le fait aimer. Ses moindres vertus sont loüées, ses vices sont dissimulez, il peut à son gré témoigner son amour ou sa haine ; & pourvû que ses legitimes devoirs occupent la premiére place de son cœur, ce qu'il goûte en suite de plaisirs ; sont des plaisirs indépendans, qui ne sont troublez par aucune loy humaine.

On ne peut mieux peindre le pouvoir souverain, pour donner envie de le posseder: mais Policlete n'étoit plus sensible qu'aux perfections d'Argelie, il prêtoit à peine l'oreille aux discours du Roy son pere, & non seulement il persista dans le dessein de préferer Argelie à la Couronne de Sparte: mais il alla trouver les amis d'Evandre, leur déclara qu'il cedoit à Licurgue le droit d'aînesse, & que s'ils vouloient rendre Cleonice Reine, c'étoit Licurgue & non pas luy, qu'ils de-

devoient demander au Roy pour ſon mary.

Une déclaration ſi nouvelle, & ſi peu attenduë, fit un bruit à Sparte, qui ne peut être aſſez bien repreſenté : Les amis de Licurgue couroient en foule chez luy, pour ſe réjoüir de ce qu'il devenoit l'heritier préſomptif de la Couronne. Les gens engagez dans les intérêts de Policlete, tâchoient à l'empêcher de faire cette extravagance. Cleonice outrée de dépit, pour le mépris qu'on faiſoit d'elle, animoit les factieux ; & Argelie même, dont le Roy ſe promettoit une obéïſſance aveugle, faiſoit agir ſecretement les principaux de l'Etat, pour faire demeurer les choſes dans la diſpoſition où d'abord elles avoient été miſes. Euriſtion qui étoit fidélement averti de tout, n'oublioit rien pour appaiſer le deſordre : Il intéreſſoit les mutins par des preſens & par des promeſſes, & s'aſſu-

s'assuroit de l'obéïssance du peuple, par l'esperance d'avoir en Licurgue un Roy plus sage & plus parfait que Policlete ; mais ce n'étoit à rien de tout cela qu'il falloit songer : c'étoit à faire résoudre Licurgue d'accepter le present qu'on luy vouloit faire. La Couronne avoit aussi peu de charmes pour l'un de ces Princes, que pour l'autre ; & la belle Argelie avoit donné autant d'amour au Philosophe qu'au Courtisan.

Le Roy de Sparte qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ce nouvel obstacle, & qui s'appercevant que le dépit de Cleonie étoit l'ame de la sédition, croyoit que pour calmer toutes choses, il ne falloit que la satisfaire, dit à Licurgue, qu'il auroit dû faire plus d'efforts pour luy plaire. Vous avez, ajoûta-t-il, un air Philosophe qui effraye cette jeune personne, & qui luy fait croire que vous étes aussi

severe

ſevere dans la converſation particuliére, que dans la diſpute de l'Ecole. Tâchez à paroître plus ſociable, & en un mot Licurgue n'ayons point à nous reprocher; que nous ayons manqué de donner à Sparte un repos qui doit nous être plus cher que la vie, & qui proprement dépend de nous. Il ne dépend point de moy, Seigneur, repartit Licurgue, il dépend des Dieux, qui en faiſant mon Frere mon aîné, luy ont deſtiné un Trône, que je ne puis ſans injuſtice luy ôter. Ne confondez point une uſurpation avec l'acceptation d'un preſent, interrompit le Roy: vous n'arrachez pas un Sceptre des mains de Policlete, vous le ramaſſez ſeulement quand il le laiſſe tomber: car afin que vous & luy ne ſoyez pas trompez, s'il continuë à ſe montrer auſſi peu digne de régner, & que vous ne vous efforciez pas de mieux tenir ſa place, j'aime

ſi tendrement les Spartiates, que je choiſiray parmi eux quelqu'un digne aprés ma mort, d'occuper le Trône: Je veux, ſi je puis leur laiſſer un vrai Roy pour mon ſucceſſeur, & Policlete eſt à mes yeux ſi efféminé & ſi peu digne du rang où les Dieux l'ont fait naître, que quand je ſerois ſeul au monde à le luy diſputer, il ne le poſſedera jamais de mon conſentement. Si c'eſt ſon amour qui le rend, ſelon nous, ſi peu digne de régner, Seigneur, reprit Licurgue, je trahirois vos deſſeins & vôtre confiance, ſi je ne vous avertiſſois que cette foibleſſe eſt moins grande en Policlete, qu'en moy, que j'aurois comme luy renoncé à la Couronne pour Argelie, que je ſuis ſenſiblement affligé de n'en avoir pas eu l'occaſion, & que je ſeray peut-être plus conſtant que luy à mourir avant qu'un autre la poſſede.

Le Roy fut ſi ſurpris de ce diſcours,

cours, qu'il fut quelque temps ſans pouvoir y répondre. Il regardoit fixement Licurgue, ſans croire le bien voir ; & quand ce premier trouble fut paſſé, Quoy, s'écria-t-il, Licurgue, c'eſt vous qui faites ingenûment un aveu d'être amoureux ? Et cette Philoſophie, dont preſque en naiſſant vous avez fait profeſſion, vous a permis comme au plus foible des hommes de livrer vôtre cœur à l'amour ? Sont-ce là les fruits de tant d'étude ? Et avez-vous appris ces maximes à l'école de tous les Sages de Gréce ? Seigneur, reprit Licurgue ſans s'émouvoir, les Sages m'ont appris à perdre la vie, plûtôt que de commettre le moindre crime : mais je n'ay point trouvé dans leurs préceptes, que ce ſoit un crime d'engager ſon cœur par l'aveu d'un pere, à une perſonne qui le mérite. La Philoſophie m'apprend au contraire qu'on ne peut témoigner

trop d'ardeur, pour s'acquiter des devoirs legitimes. Vos ordres m'en ont fait un d'aimer Argelie; je l'aime, Seigneur, & je mouray, s'il le faut, pour ſatisfaire aux loix d'un ſi legitime amour.

Licurgue demeura ferme dans ce ſentiment, & quelques raiſons que le Roy ſon pere pût luy repreſenter, il ne trouva pas plus d'obéïſſance dans le ſecond de ſes Fils que dans l'autre. Il ne luy reſtoit plus de tentatives à faire qu'auprés d'Argelie. Il courut à ſon appartement avant que Licurgue eût pû avoir le loiſir de la préparer : mais elle n'avoit pas beſoin de préparation, elle aimoit Licurgue ; & l'éclat qu'Euriſtion tâcha de donner à la Couronne n'ébloüit pas plus ſes yeux que ceux des Princes ſes Amans. Elle dit au Roy, que Cleonice & elle, avoient été élevées comme ſœurs, & qu'elle l'aimoit trop pour la priver d'un rang

& d'un époux qu'elle ſçavoit luy être fort chers.

Le ſage Euriſtion ne fut jamais ſi affligé, que de trouver tant de cœurs révoltez contre ſes deſſeins: Il envoya chercher les Gouverneurs & la Gouvernante des Princes & d'Argelie, & leur demandant ſeverement compte de ces jeunes Ames, qu'il avoit confiées à leur conduite, il envoya la Gouvernante d'Argelie faire de nouveaux effortspour l'obliger à prendre l'eſprit du Roy,& à faire ſincerementde concert avec lui cequ'on jugeroit de plus à propos pour mettre Sparte dans une parfaite tranquilité. Cette femme ſe nommoit Dorimene, elle étoit adroite, & avoit élevé Argelie avec une douceur qui luy avoit aquis un grand pouvoir ſur ſon eſprit. Je penſe, luy dit-elle, en l'abordant, que le titre de femme forte vous enchante: & que c'eſt pour en mé-

riter la réputation chez la posterité que vous refusez la Couronne de Sparte ? Car de croire que ce soit l'inclination qui vous faſſe agir, & que l'Amour se soit mis sous la figure d'un Philosophe, pour vous charmer, c'est ce qui a trop peu d'apparence, pour être supposé. Il n'est toutefois rien de plus vray, interrompit Argelie, j'aime Licurgue, depuis que je suis capable d'aimer, & je ferois plus pour luy, qu'il n'a fait pour moy, si j'en avois le même pouvoir, & les mêmes occasions. Quoy ! s'écria Dorimene, il peut être vray que l'Amour qu'on peint toûjours enfant, pour exprimer le caractere naïf & folâtre qu'il doit avoir, se soit transformé en Saturne, pour vous plaire : car on ne peut appeller autrement ces Sages, dont Licurgue a pris les maniéres, & le sang froid ? N'avez-vous point été épouvantée de la tranquilité qui régne sur son visage?

ſage? & avez-vous pû croire qu'enracinée dans ſon cœur comme elle le paroît, il y ait ni complaiſances, ni faveurs mêmes qui puiſſent l'en arracher ? Loin de rien penſer de tout cela, reprit Argelie, je me ſuis dite à moy-même, que les Gens naturellement tendres, ſe laiſſent emporter à leur penchant, pour le premier objet qui émeut leur tendreſſe ; & que quand la réflexion ſuccede à ce mouvement précipité, elle le combat avec tant de force, que ſouvent elle demeure victorieuſe ; que les gens froids & moderez, au contraire, qui ne font rien ſans y avoir bien penſé ne ſe repentent jamais de ce qu'ils ont fait; que leur amour ſurmonte d'abord tous les ennemis qu'il pouroit craindre : & que la même ſeverité qu'ils auroient pour la foibleſſe d'une tierce perſonne, ils l'ont pour eux-mêmes quand aprés avoir dit, je vous aime, le dégoût ou

l'inconſtance les ſollicitent au changement. Voyez un exemple de ce que je dis, en Licurgue. A-t-il balancé un moment ſur ce que l'amour demandoit de luy ? Et ne dois-je rien à qui mépriſe une Couronne pour moy ? Mais Policlete la mépriſe mieux encore, que le Prince ſon frere, reprit Dorimene, Licurgue ne fait que la refuſer, l'autre l'arrache de deſſus ſa tête, pour vous la ſacrifier. D'où vient que ces deux actions ſi pareilles ne font pas ſur vous un effet pareil ? & que l'un & l'autre de ces Princes, vous témoignant une ardeur ſi égale, ne vous touchent pas également ? Vous me faites une queſtion, interrompit Argelie, que vous devriez faire aux Dieux, demandez leur, plûtôt qu'à moy compte de la diſpoſition des Aſtres ? Et pourquoy ſans connoître deux hommes qui joüent enſemble, vous ſentez des deſirs ſecrets en faveur de l'un

contre

tre l'autre ? Combien dois-je plûtôt sentir ces mouvemens de préference, moy qui dés mon enfance ay crû être destinée à Licurgue ? Faut-il s'étonner, si croyant qu'on me faisoit une loy de luy vouloir du bien, mon cœur est plus tendre pour luy que pour Policlete, que je n'ay pas dû regarder avec ces mêmes yeux ?

Ces sentimens étoient justes dans Argelie, & si elle les avoit constamment soûtenus, la perséverance de sont Amant & d'elle, auroit peut-être vaincu celle du Roy mais si cette fille avoit été si forte, en quel endroit de son cœur se seroit placée la foiblesse humaine ? Ne faut-il pas qu'elle se fasse toûjours quelque passage ; & seroit-il juste que une fille fut plus ferme que ceux qui avoient donné toute leur vie à l'étude & à l'exercice de la fermeté.

Dorimene n'avoit pû se dispen-

ſer d'avertir le Roy du mauvais ſuccés de ſa commiſſion. Il avoit reçû des avis pareils des perſonnes qu'il avoit envoyées à Licurgue, à Policlete, & même à Cleonice ; elle n'aimoit aucun des deux Princes, & la Couronne luy étoit agréable, de quelque main qu'elle luy fut donnée : mais on faiſoit un mépris d'elle, que ſon ſexe ne ſupporte point ſans fureur. C'étoit en vain que les principaux amis d'Evandre gagnez par Euriſtion, la ſollicitoient à la patience & à la modération elle ne vouloit plus pour mary, ni Policlete, ni Licurgue : mais elle vouloit un Roy, qu'on luy avoit promis, & faiſoit mille reproches aux amis de ſon pere, de ce qu'ils agiſſoient ſi foiblement, & trahiſſoient par cette foibleſſe, ce qu'ils devoient à la mémoire d'Evandre, & à l'engagement de leur parole.

Euriſtion, qui n'étoit pas accoû-

tumé

tumé à ſe voir contredit, & qui étoit parvenu à ce certain degré de modération, aprés lequel les gens les plus ſages, ſont les plus emportez, fut ſi outré de colere contre ſes fils, qu'il fit aſſembler tous les Grands de l'Etat, & en leur preſence desherita publiquement ces deux Princes. Les plus affectionnez de l'Aſſemblée s'écrierent contre cette rigueur, conjurerent le Roy avec larmes de ne pas les priver d'un Monarque de ſon ſang, mais il demeura inébranlable, & ajoûta qu'ils éluſſent entr'eux quelqu'un qu'il pût adopter, à moins de quoy il en éliroit un luy-même, & l'établiroit ſur le Trône dés ſon vivant, afin d'être mieux aſſeuré que ſes volontez ſeroient ſuivies.

Cet effet de la colere du Roy eût donné peu de douleur au Prince Policlete, ſi en luy ôtant la Couronne, on luy eût fait épouſer

Argelie. Il y avoit long-temps qu'il avoit pris ſon party ſur cet échange, mais on privoit ſon ambition de ſes droits, ſans rien faire en faveur de ſon amour; il ne pût ſouffrir cette injuſtice, & faiſant aſſembler ſes amis, il ſe mit en état de maintenir ſes droits au Trône, ou de n'y renoncer que pour ſatisfaire ſes autres deſirs. Ces démarches de révolte formerent encore un quatriéme party. Licurgue avoit, comme Policlete, intéreſt de ne pas laiſſer paſſer la Couronne dans une autre famille, & il avoit de plus une maîtreſſe aimée & aimante à conſerver. Voilà donc le pere & les enfans diviſez, les deux freres deſunis, Sparte livrée en proye à trois ou quatre factions differentes, & la foibleſſe humaine triomphante des devoirs du ſang, & des loix de la bienſéance & de la vertu. Argelie n'étoit pas encore parvenuë au point de foibleſſe où

elle

elle étoit deſtinée; ſes temps étoient préparez; mais ils n'étoient pas venus. Elle témoignoit à Licurgue une douleur toute heroïque, de ce qu'elle étoit cauſe du tort qu'il faiſoit à ſa ſageſſe. Je devois, luy diſoit-elle, vous regarder comme le premier objet de toutes mes actions, & puiſque l'amour eſt capable de mettre une tache à vôtre gloire, je devois en Amante delicate vous cacher ſi bien l'excés de ma tendreſſe, qu'elle ne vous fit point une Loy d'y répondre comme vous faites: Si j'avois fait un ſi grand effort ſur moy-même, je ſerois ſans doute morte de douleur, mais je ne me reprocherois pas que je vis pour vôtre honte; que ſi jamais Licurgue n'ût connu Argelie, jamais il n'auroit armé ſes amis contre ſon pere & contre ſon frere. Ah! ma chere Argelie, interrompit Licurgue, n'embraſez point un feu que vous feigniez de deſavoüer,

ce que vous dites acheve de le porter à son dernier excés, & je passerois de la résistance à l'attentat, si je ne pouvois qu'à ce prix conserver un tresor aussi précieux que vôtre cœur. Euristion qui craignoit qu'en effet, s'il laissoit faire trop de chemin à cette premiere impunité elle ne fut suivie de quelqu'autre plus dangereuse, prit conseil des plus sages & des plus grands politiques d'entre les Spartiates; & aprés plusieurs questions meurement agitées, il résolut de faire enlever Argelie, & de la faire mettre en quelque lieu de seureté, où il pût éprouver si l'absence rétabliroit dans le cœur de ses enfans, le calme que sa vûë en avoit banny. A peine ce dessein fut formé que ce Prince donna les ordres nécessaires pour le faire executer. Il fit secretement entrer dans Sparte quelques Gens de guerre choisis, les posta dans les quartiers, où en cas

de

de révolte, l'émeute devoit être la plus grande; fit tenir d'autres troupes ſur les avenuës, & la nuit d'aprés cette diſpoſition, alla prendre luy-même Argelie dans ſa Chambre, la mit dans un chariot, & ſous la conduite de Dorimene, la fit mener à un Temple de Minerve, dont la ſituation étoit forte, & les Vierges entierement dévoüées à ſes volontez. On avoit ordre de dire à l'appartement d'Argelie, qu'elle étoit tombée malade, & que les Medecins défendoient qu'on la fit parler. Cette précaution trompa quelque temps la vigilance des Princes; mais enfin tourmentez par leur impatience, & l'amour étant de luy-même défiant, ils firent des perquiſitions ſi exactes, qu'ils découvrirent une partie de la verité, & que s'ils ne ſçûrent d'abord le lieu où on avoit conduit Argelie, ils ſçûrent au moins qu'on l'avoit ſecretement fait ſortir de la Ville.

Ville. Cette nouvelle produisit tout l'emportement qu'on pouvoit se promettre de deux Princes fort amoureux ; Mais Euristion avoit si sagement pourvû à toutes choses, que ce fut un emportement sans effet, Policlete fut si outré de rage de se voir réduit à des plaintes inutiles, qu'il en tomba malade. Et Licurgue résolu d'avoir recours aux derniers remédes, pour empêcher qu'on ne luy enlevât sa maîtresse, s'en alla visiter inconnu, les principales Villes de Gréce, pour s'y ménager des protecteurs & du secours contre la violence qu'on vouloit luy faire.

La premiére Ville où il s'arrêta, fut celle de Candie, qui étoit alors une des plus florissantes, & où le sage Talez faisoit son sejour, il étoit Milesien, mais les troubles de Milet & l'horreur qu'il avoit pour la tyrannie de Trasibule, l'avoient banny de sa patrie, & fait choisir

l'Ile

l'Ile de Candie pour ſa demeure:

Licurgue l'avoit connu à une aſſemblée des Sages de Gréce dont il étoit, & qui autrefois s'étoit faite à Athenes. Il ne ſe cacha pas à luy, comme au reſte des hommes, & croyant au contraire trouver dans ſes diſcours quelque ſoulagement à ſes chagrins, il les luy confia tels qu'ils étoient. J'en ay ſçû ce que la renommée a pû m'en apprendre, luy dit Talez; & vous jugez bien que les Royaumes & les Etats de Gréce étant auſſi proches les uns des autres, qu'ils le ſont, ce qui s'eſt paſſé entre le Roy vôtre pere, & ſes enfans, ne m'eſt pas entiérement inconnu. Mais vous étes ſi obligé à cette même renommée, & les peuples vos voiſins ſont ſi diſpoſez à juger favorablement de vous, qu'on diſoit que vous agiſſiez en faveur de vôtre frere ſeul; & que quand on a ſçû que vous vous étiez volontairement banny de

Sparte,

Sparte, on a dit que c'étoit pour ne pas y être forcé à priver Policlete des droits legitimes de ſa naiſſance. Cette prévention avantageuſe adjoûte un nouveau reproche à ma foibleſſe, reprit Licurgue, & non ſeulement j'ay fait par un ſeul motif d'amour, ce qu'on dit que j'ay fait par un principe de vertu, mais je ſuis comptable envers les Dieux de l'erreur de ces abuſez. Talez loüa la delicateſſe de Licurgue, & d'un peu de raiſonnement ſur ce ſujet, paſſant à un autre ſur l'amour. Vous diray-je ſans déguiſement mon opinion, luy dit Talez? Il n'y a point d'ame entiérement exempte de foibleſſe. Cette perfection ne ſe trouve qu'en Dieu, & cette maxime ſuppoſée, un amour qui reconnoît encore des bornes, eſt de toutes les foibleſſes de l'ame la plus noble & la plus dangereuſe. Par exemple, ſi vôtre foible avoit été l'ambition, & que poſſedé du

deſir

deſir de régner, vous euſſiez accepté le droit illegitime qu'on vous offroit au Trône de Sparte, n'auriez-vous pas commis une plus grande injuſtice qu'en aimant une fille aimable, dont vous étes aimé, & qui autrefois vous avoit été deſtinée par le Roy vôtre pere? Tâchez à maintenir cet amour ſous les régles d'un reſte de raiſon, n'entreprenez rien de trop téméraire pour le contenter, & ne vous armez pour vaincre vôtre pere, que de vôtre amour même, & d'une ferme perſeverance; mais cette meſure gardée, ne déchirez point vôtre cœur de vos propres mains. Vous ne ſçauriez vaincre vôtre paſſion, ſans devenir vôtre plus grand ennemi, & dans la violence où je la voy, plus vous ferez d'effort pour la ſurmonter, plus vous luy donnerez de puiſſance.

Cette complaiſance de Talez pour les deſirs de Licurgue, augmenta

gmenta si fort l'estime que le Prince avoit déja pour le Milesien, & ce dernier fut si sensible aux marques d'amitié qu'il recevoit de l'autre, qu'ils devinrent inseparables. Talez luy offrit d'aller à Sparte & d'employer toute son éloquence pour adoucir la severité d'Euristion. On ne manquoit pas de raisons à luy opposer, & Talez étoit si estimé en Gréce, qu'aucune remontrance de sa part ne pouvoit être trouvée mauvaise, Je representeray au Roy vôtre pere, disoit-il à Licurgue, qu'en forçant Argelie à épouser le Prince vôtre aîné, il ne le rend point heureux, & rend Argelie & vous miserables; au lieu qu'en satisfaisant vos desirs, il fait la felicité de deux amans qui doivent luy être chers, & donne moins de justes sujets de douleur à Policlete, qu'il n'en auroit quand il se considereroit comme le tiran dela personne qu'il auroit aimée. Je

peindray

peindray au Prince vôtre frere, cette eſpece de tirannie, avec des couleurs ſi vives, que peut-être je luy donneray de l'horreur pour elle. Licurgue ne pût refuſer un ſecours ſi puiſſant, & qui luy étoit offert de ſi bon cœur. Il ſouffrit que Talez partit pour Sparte, pendant que pour s'en approcher de plus prés, comme pour tâcher à divertir ſa mélancolie par les voyages, il ſe fit conduire à Athenes. Hélas ! ces deux amis prenoient des peines également inutiles ! Il étoit trop tard pour apporter ce reméde aux maux qu'ils tâchoient de ſoulager; & la fragilité ordinaire du ſexe d'Argelie, ſecondée des artifices d'Euriſtion, avoient donné à ces affaires une face toute differente de celle que Talez s'attendoit d'y trouver.

A peine Licurgue étoit party de Sparte pour aller inconnu en Gréce, que ce qui devoit être conſide-

ré

ré d'Argelie, comme l'effet d'un tendre deſeſpoir, luy fut rapporté par Dorimene, comme un lâche abandonnement. On fit écrire diverſes lettres par des particuliers aux Vierges avec leſquelles étoit la fille de Codrus. On mandoit par l'une, que la Maiſon Royale étoit réünie, & que la ſageſſe de Licurgue ayant triomphé des mouvemens de ſon amour, il avoit cedé Argelie au Prince ſon aîné. Par une autre on marquoit que le jeune Prince, pour ſe fortifier dans les ſentimens de ſon obéïſſance, s'étoit volontairement banny de Sparte, & avoit promis de n'y revenir point, que Policlete n'eût épouſé Argelie. Quatre des principaux d'entre les Spartiates, vinrent annoncer ce mariage à la fille de Codrus, comme une choſe arrêtée par decret authentique, & dont comme fille adoptée par le Roy & par les Ephores, elle ne pouvoit ſe défendre,

fendre, ſans s'expoſer à la rigueur des plus terribles Loix. Elle voulut d'abord ſe défendre comme avec le Roy, ſur ce qu'elle devoit à Cleonice : mais comme Cleonice n'aimoit que la Couronne, & que j'ay déja dit qu'il luy étoit indifferent de quelle main elle la reçût, on luy donna pour mary le Roy même, & on ſatisfit ainſi Policlete, ſans manquer aux articles du Traité.

Qu'étoit alors devenuë l'envie que cette Amante portoit autrefois à Licurgue, de ce qu'il avoit trouvé l'occaſion de luy faire des ſacrifices plus éclatans que ceux qu'il avoit reçûs d'elle. Il luy étoit aiſé de ne pas demeurer en reſte, & ſi elle luy eût fermement conſervé ſon cœur, elle auroit fait plus pour luy mille fois, qu'il n'avoit fait pour elle, quand il l'avoit préferée à la Couronne de Sparte. Mais on ſçût donner tant de vray-ſemblan-

ce

ce aux menſonges qu'on publioit, Argelie étoit encore ſi jeune, ſon ſexe eſt naturellement ſi foible, & Dorimene ſçavoit ſi bien luy repreſenter la miſere dont elle ſeroit accablée, ſi elle étoit déclarée l'ennemie du repos public, & qu'elle fut abandonnée du Roy, qu'on la fit enfin réſoudre à tout ce qu'on ſouhaitoit d'elle; & que ces deux Mariages ſe faiſoient au moment que Talez entra dans Sparte. La réjoüiſſance publique luy annonça d'abord une grande fête, & l'amitié qu'il avoit pour Licurgue, luy faiſant imaginer ce qu'il ſouhaitoit, il crût que Policlete s'étoit vaincu, & qu'il épouſoit Cleonice. Quel fut ſon étonnement, quand il apprit combien il avoit mal deviné, & la cruelle nouvelle qu'il étoit forcé d'annoncer! Il luy vint d'abord en penſée d'aller en perſonne chercher Licurgue, & d'adoucir par ſa preſence des douleurs qui ſont toûjours

jours plus aigres quand on eſt ſeul, que quand on eſt accompagné : mais dans un ſi grand renverſement Talez craignoit d'être néceſſaire à Sparte pour les intérêts de Licurgue. Il voulut donc y demeurer quelques jours, & cependant il écrivit à ſon ami cette Lettre.

JE vous avois dit, mon cher Licurgue, qu'il n'étoit point néceſſaire de déchirer ſon cœur de ſes propres mains ; pour en arracher l'amour. Quand il doit être ſatisfait ; les Dieux font naître des moyens de le ſatisfaire ; & quand il doit être malheureux, il naît d'autres incidens qui aident à l'homme à rappeller ſa fermeté & ſa réſignation aux ordres celeſtes. Vous étes preſentement dans cet état malheureux, vôtre Maîtreſſe eſt femme de vôtre Frere, le Roy vôtre Pere, eſt mary de Cleonice, dont il peut encore avoir des enfans. Cette Lettre vous apprend deux pertes qui mettroient au deſeſpoir

une ame foible; Mais quand vous considererez que vous mépriſiez le Trône, & qu'Argelie par ſa legereté, étoit indigne de vous, peut-être n'aurez-vous aucun regret à la perte de l'un ni de l'autre.

Licurgue étoit avec Socrates, quand cette Lettre luy fut apportée, & ils étoient tombez inſenſiblement dans une converſation aſſez delicate ſur le ſujet de l'amour. Licurgue qui ſçavoit que Socrates s'en déclaroit l'ennemy, luy dit, que tous les Sages n'étoient pas de même avis ſur le ſujet des paſſions; & à propos de cela, luy avoit raconté l'entretien qu'il avoit eu en Candie avec le ſage Talez. Il s'eſt oublié luy-même, interrompit Socrates, quand il vous a donné des conſeils ſi peu judicieux : On ne peut nier que Talez ne ſoit un grand Philoſophe, mais l'amitié qu'il a pour vous a ſéduit ſa raiſon.

La

La foibleſſe humaine prend toute ſorte de formes, & loin que Talez ait dû vous détourner du combat que vous aviez deſſein de livrer contre vôtre paſſion, ce n'eſt qu'en devenant ſon propre vainqueur, que le ſage peut jouïr d'une felicité parfaite. L'examen ſecret de nôtre ame eſt le plus rigoureux, qu'en vraye Philoſophie nous puiſſions ſouffrir, & les fauſſes loüanges du monde entier, ne conſolent pas un honnête homme, d'un juſte remords.

A cet endroit de la converſation on vint avertir Licurgue, qu'un Courier de Sparte demandoit à luy parler. Il ſortit du cabinet de Socrates, alla lire ce qu'on luy écrivoit, & rentrant dans un trouble qui ne luy permettoit plus de garder aucunes meſures. Ha! Talez! Talez! s'écria-t-il, que tu m'as prêché de fauſſes maximes! Hé que Socrates a raiſon de dire que la

victoire sur soy-même est le seul & le solide repos de l'ame vrayment Philosophe. Il fit lors voir à Socrates ce que Talez luy mandoit ! Si Talez, continua-t-il, emporté par sa passion, ne m'ût point flaté dans mon amour j'étois peut-être encore en état de le vaincre. Il m'avoit permis de m'absenter ; cette absence l'auroit sans doute affoibly, & je serois à present le maître de mon transport ; Cependant je le suis si peu, que toutes les passions à la fois s'emparent de mon cœur. L'amour y régne encore malgré moy ; la jalousie le devore : les mouvemens de cette derniére passion me faisant haïr Policlete me rendent ambitieux, quand il n'est plus temps de l'être, je me repens de n'avoir pas accepté la Couronne dont peut-être on s'est servy pour séduire ma Maîtresse, & dans l'impetuosité de tant de transports differens, je suis aussi sensible aux intérêts

térêts de Cleonice, que ſi je l'avois ardamment aimée, & ne pardonneray jamais à ſes protecteurs, de ce qu'étant en droit & en pouvoir de luy donner un jeune Roy, ils l'ont ſacrifiée à un mary de l'âge de mon pere.

Socrates laiſſa prudemment paſſer ce premier mouvement; & tâchant en ſuite à rappeller la raiſon d'où elle ſembloit être ſi éloignée, il fit tirer tant de profit à Licurgue de ces révolutions des choſes du monde, que ſa foibleſſe devint depuis le principal motif de toute ſa force. L'experience de tant de chûtes & de tant de douleurs, le rendit plus ſage que tant d'années d'études de la ſageſſe. Il eut depuis grand beſoin de ce rampart contre les attaques qu'il reçût du ſort. La mort précipitée de Policlete, & la continuation de l'amour d'Argelie, le livrerent à des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils s'inſi-

nuoient plus doucement dans le cœur, & que les obſtacles étrangers étans pleinement ceſſez, il n'avoit plus à combattre que des deſirs qui étoient les enfans les plus cheris de ſon amy.

Mais ce n'eſt pas ici le lieu où je prétends rapporter ces autres incidens. Je n'écris preſentement que le foible des hommes. J'eſpere faire une ſuite de cet ouvrage, qui traitera du retour des hommes à la vertu, afin que ces deux divers Traitez faiſant enviſager l'homme troublé par ſes paſſions, & vainqueur de ces mêmes paſſions, je tâche à donner de l'horreur pour la foibleſſe humaine aux gens qui ne ſont pas encore tombez, & à tracer un chemin vers le retour à ceux qui ſont déja dans l'égarement.

Continuons nôtre premier deſſein, & aprés avoir fait un foible crayon de l'amour, de l'ambition, de la vengeance, du dépit & de la

fragilité

fragilité naturelle aux femmes, voyons ſi par quelques autres exemples auſſi fameux, nous pourrons montrer qu'il n'y a point d'ame ſi héroïque à qui la foibleſſe humaine ne tende des piéges, & qui tôt ou tard ne ſe trouve enfin ſoûmiſe à ſa tyrannie.

Quatriéme Exemple.

S'IL n'y avoit que l'amour qui fut le foible des grandes ames, & qu'il fut vray de dire qu'en ſurmontant cette paſſion, l'homme ſeroit aſſez heureux pour devenir le maître de luy-même, il ne ſeroit pas entiérement impoſſible d'acquerir cette perfection. Tous les temperamens & tous les âges ne ſont pas propres à l'amour, s'il a ſes temps & ſes lieux de triomphe, la vertu trouveroit dans quelques perſonnes ſes momens de victoire ou de retour : mais la foibleſſe hu-

maine s'introduit chez nous par diverſes portes ; & les deſordres domeſtiques de Paul Emile viennent à propos à ma mémoire, pour montrer que ſans amour, & ſans aucun des effets, qu'il produit, la fermeté des plus grandes ames peut être ébranlée, & la tranquilité la mieux établie, ſujette aux révolutions des troubles intérieurs.

Paul Emile étoit Romain, & vivoit environ l'an 572. de la fondation de Rome, qui à la façon de compter des Hebreux étoit à peu prés l'an 3784. de la Création du Monde, & qui, ſi l'on comptoit à la maniére des Grecs reviendroit à la quatriéme ou la cinquiéme année de la 149. Olympiade. Je ne marque pas ces dattes pour faire la femme ſçavante en Chronologie. Il y a long-temps que j'ay proteſté qu'un peu de genie me tenoit lieu d'étude, & que l'uſage du monde poly eſt ma plus grande ſcience,

mais

mais j'ay été bien-aiſe de marquer l'état où étoit Rome, quand les gens dont j'écris vivoient ; afin que ſi je les rends trop ſociables, on obſerve qu'ils n'étoient plus dans l'ancienne ſeverité des premieres Matrônes Romaines ; & que ſi je les rends auſſi plus ſérieux que les jeunes gens de nôtre ſiécle, on conſidere que les mœurs n'étoient pas encore parvenuës à la diſſolution où pluſieurs perſonnes les ont depuis portez. Nôtre Emile étoit d'une des plus anciennes Familles Patriciennes, qui eſt ce que nous appellons Nobleſſe parmi nous, & eut pour pere Lucius Paulus Emilius, qui fut tué à la Bataille de Cannes. On dit que quand il partit pour l'armée, un homme ſçavant en genealogie, prétendoit que les Emiliens étoient deſcendus du fameux Pythagore ; & que Lucius travailloit à prouver cette origine : mais ſa mort donnant à ſes enfans

des affaires plus importantes que cette recherche, ce bruit ne fut qu'un discours populaire, que l'Histoire ne rapporte qu'en passant, & qu'on ne peut citer pour une constante verité.

Cependant elle en devint une dans l'esprit du jeune Emile & de sa Sœur unique, nommée Emilie, avec laquelle il étoit lié par les affections du cœur plus encore, s'il se peut, que par les liaisons du sang. Ce fut cette Emilie, femme de Scipion le Grand, dont il eut Scipion surnommé l'Affriquain; & si renommée dans l'Histoire pour avoir voulu dans les prosperitez d'Hannibal, sacrifier son propre Fils à la patrie.

A peine ces jeunes gens furent sortis de la premiére enfance, qu'ils s'excitoient l'un l'autre à devenir les imitateurs de ce fameux Philosophe, dont ils se croyoient descendus : Ils recherchoient curieu-

sement

ſement les Livres & les Mémoires qui traitoient de ſa vie ; ils s'en faiſoient une étude continuelle, s'impoſoient des loix particuliéres de fermeté & de temperance, & s'avertiſſant des occaſions où ils manquoient à les obſerver, ils ſe ſervoient tour à tour de Précepteur, dans un âge où les autres enfans ſont à peine capables d'entendre les remontrances des leurs.

Ces pratiques de vertu la leur rendit ſi naturelle que ſans étude & ſans combat, ils ſe portoient comme par inſtinct, aux actions les plus héroïques. Ils reçûrent la nouvelle de la mort de leur pere, avec une fermeté qui étonna toute la Ville de Rome. Ils perdoient un pere tendre pour ſes enfans, qui les élevoit avec amour & avec ſoin, & qui, s'il eût vécu, les eût laiſſé bien établis. Ils avoient ſenty douloureuſement leur perte; & on ſçavoit que les premiers tranſports de leur

douleur, leur avoient coûté presque la vie : Mais un peu de réflexion les rendit à eux-mêmes. Ils se reprocherent leur foiblesse comme un crime, & se disant que pour ne plus retomber dans une pareille, il falloit se punir séverement de cette premiére chûte, Paul Emile harangua ceux qui venoient le consoler, & la jeune Emilie dit à ses amies des choses qui sans être une harangue, en méritoient peut-être le nom.

Comme la réputation qu'avoit acquise Lucius, se répandoit sur sa famille ; qu'étant mort pour la patrie, Rome devoit prendre soin de ses enfans, & que d'ailleurs les esperances qu'ils donnoient, faisoient rechercher leur alliance ; l'année même de la mort de leur pere, il se presenta pour l'un & pour l'autre, deux partis si avantageux qu'ils ne devoient pas être refusez. Scipion le Grand, comme je l'ay dit, demanda.

manda en mariage la jeune Emilie; & Fabius Maximus, qui étoit le plus riche & le plus eſtimé d'entre les perſonnages Conſulaires, préfera Paul Emile à tous les Romains de ſa volée, & ne ſe fit pas de honte de faire le premier les propoſitions de ce mariage.

Il s'accomplit le jour même de celuy d'Emilie avec Scipion; il ne falut qu'un ſeul ſacrifice pour ces deux grandes fêtes. La fille de Fabius Maximus, nommée Papira, fut couronnée d'une partie des fleurs dont on couronna la Fille de Lucius. Elles ſe conduiſirent par la main juſqu'au pied de l'Autel; & ce double hymen fut celebré ſi juſte dans le même moment, qu'il ſembloit devoir être fait ſous les mêmes auſpices. Cependant les Aſtres qui y préſiderent, furent bien differens. Le mariage de Scipion avec Emilie, fut un exemple de concorde & de tendreſſe mutuelle.

tuelle. Celuy de Paul Emile au contraire ne produisit que desordre & mesintelligence. La vertu, dont presque en naissant il s'étoit fait une habitude, fut contrainte de ceder à la mauvaise humeur de Papira. C'étoit en vain que la modération d'Emile s'étoit affermie par plusieurs victoires signalées, le moment étoit venu, où elle devoit être vaincuë, & quelques loix de sagesse qu'il se fut imposées, les emportemens de sa femme le rendirent à son tour emporté. La premiére cause d'un si grand changement dans un homme qu'on en croyoit si peu capable, fut une opposition d'inclinations, qui s'étendoit sur les petites, comme sur les grandes choses; & qui faisoit que dans l'apprêt des viandes les plus communes, Emile & sa femme se trouvoient de goûts differens. Si de ces menuës contrarietez ils passoient aux choses plus essencielles,

Emile

Emile étoit naturellement liberal juſqu'à la magnificence ; Papira étoit ſi ménagere que ſon épargne alloit juſqu'à l'avarice, & ſouvent juſqu'à la lâcheté. Emile étoit grave, ſérieux dans les rencontres où il étoit obligé de prendre ce caractere ; mais dans le particulier il avoit l'humeur enjoüée. Un de ſes amis s'étonnant un jour de ce qu'étant ſi grand homme de guerre il ordonnoit ſi bien un feſtin, il luy répondit qu'il falloit autant de prudence pour diſpoſer un feſtin, que pour ordonner une bataille, afin de rendre l'une funeſte aux ennemis, & l'autre agréable aux amis: Et il avoit accoûtumé de dire en badinant, que s'il eût été capable d'envie, c'eût été pour les gens qui ſans s'attirer de blâme, rioient autant qu'ils vouloient. Papira étoit ſi mélancolique & ſi particuliere, que la joye paſſoit chez elle pour un déréglement d'eſprit, les

diver-

divertiſſemens l'ennuyoient, & c'étoit la mener au ſupplice, que de la convier à quelque promenade ou à quelque fête, ou de la mettre de quelque promenade.

Paul Emile ne fut pas long-temps avec elle ſans remarquer cette difference de leurs temperamens. Il courut chez ſa chere ſœur, pour luy demander comme elle ſe trouvoit du changement de ſa condition; & ſur ce qu'elle l'aſſura qu'elle en étoit fort contente, hélas! dit-il avec un ſoûpir, je n'y ay pas ſujet de dire la même choſe: mais c'eſt une conſolation pour moy de vous voir mieux traitée de la fortune; & la felicité dont vous joüiſſez, me tient lieu de celle qui me manque.

La modération d'Emilie n'avoit pas été miſe aux épreuves que ſouffroit celle de ſon frere. Elle s'étonna qu'il pût ſe défier de luy-même, & luy diſant que les plus grandes

des foibleſſes des femmes ne devoient attirer au plus d'un homme ſage, que de l'indifference, ou du mépris; elle fit ce qui luy fut poſſible, pour luy inſpirer ces ſentimens: mais, comme on dit en commun proverbe, il n'eſt pas aiſé aux malades de pratiquer les conſeils des gens ſains. La maiſon de Paul Emile luy devint auſſi ennuyeuſe qu'une priſon; & aprés deux années de ſouffrance, il fut contraint de faire éclater ſes mécontentemens, & de répudier publiquement ſa femme.

Jamais choſe auſſi commune à Rome, que l'étoit un divorce, ne cauſa tant d'étonnement, & ne fit tant de bruit. Papira étoit belle, chaſte, & dans les deux premiéres années de ſon mariage avoit eu deux enfans mâles. Fabius Maximus avoit liberalement fait part de tous ſes treſors à ſon gendre, & ce gendre paſſoit pour un homme ſi ſage,

ſage, qu'on ne pouvoit accorder cette ſageſſe avec le deſordre qu'il faiſoit éclater, ni l'obligation où il ſembloit être de bien vivre dans ſon Domeſtique, avec un libelle de répudiation.

Au premier bruit que fit cette nouvelle, ſes amis particuliers allerent le trouver, & l'un d'eux entr'autres luy demandant, comme par reproche, ſi Papira n'étoit pas belle, chaſte & doüée d'une heureuſe fecondité ? Il fit une réponſe que j'ay trouvée ſi juſte, que je l'ay tirée mot à mot de l'Hiſtoire. Ce ſoulier, dit-il en montrant un des ſiens, eſt neuf, proprement fait, & vous paroit auſſi bon que beau, cependant aucun de vous ne ſçait qu'il y a un endroit où il me bleſſe.

Nos amis n'ont d'intéreſt à nos affaires qu'autant que nous leur permettons d'y en prendre. Quand on entendit parler Emile en ces termes ; on ne s'ingera plus de luy don-

donner de conſeils, ni de luy faire de remontrances : mais le pere de Papira, qui ne devoit pas être confondu dans cette régle generale, ne fut pas ſi facile à contenter. Aprés avoir employé diverſes perſonnes pour tâcher à ramener l'eſprit de ſon gendre, il alla le trouver luy-même, & l'abordant avec autant de cordialité que quand il luy propoſa un mariage avec ſa Fille unique, Je ſçay, luy dit-il, le point d'honneur que ſe font tous les peres ſur l'affaire qui ſe paſſe entre nous, ils épouſent aveuglément le caprice de leurs filles, & regardent comme un ennemi l'homme qui ſe broüille avec elles. Comme je n'ay point ces ſentimens, je ne veux point les affecter. Vous m'étes auſſi cher que Papira, depuis que vous avez eu d'elle des enfans qui ne ſont pas moins mon ſang, qu'elle même: Parlez-moy donc comme à vôtre meilleur ami, plaignez-vous

à moy comme à un Juge équitable, & dites-moy ſans déguiſement ce que peut avoir fait ma fille, pour obliger le plus ſage des jeunes hommes de Rome, à faire ce que vous faites. Elle n'a rien fait de tout ce que font les autres femmes, quand on les traite de cette ſorte, repartit Paul Emile. Elle eſt chaſte & n'eſt point ſtérile : mais j'aurois mieux ſupporté un peu de galanterie, que l'humeur contrediſante que je luy trouve en toutes choſes ; & la vanité qu'elle ſe donne pour être femme d'honneur & pour m'avoir mis au monde deux enfans m'eſt plus inſupportable que ne le ſeroit ſa ſtérilité. Vous me parlez, reprit Maxime, comme un homme qui n'auroit aucune teinture de Philoſophie : Mais mon fils (car je veux toûjours vous traiter comme ſi j'étois vôtre veritable pere) eſt-il poſſible que ce ſoit Paul Emile qui cede à une ſi legere attaque ? Vous-

voulez

voulez qu'une femme, dont naturellement le ſexe eſt foible, & qui d'ailleurs eſt fort jeune, ſurmonte ſon temperament; & vous qui avez étudié toute vôtre vie l'art de vous vaincre vous-même, vous ne ſçauriez ſurmonter le vôtre. Vous aimez mieux laiſſer croire que vôtre femme eſt impudique; car n'étant pas ſtérile, l'impudicité peut ſeule obliger un homme ſage à la répudier. Vous aimez mieux, dis-je, donner ce ſoupçon contre nôtre honneur commun, & laiſſer douter la poſterité, ſi vos enfans ſont legitimes, que de montrer un peu de force d'eſprit dans une occaſion où mille gens qui ne vous égalent pas en fermeté, en témoignent. En verité étes-vous Paul Emile? & ſi vous l'étes encore, y a-t-il quelqu'un à Rome, qui doive croire, qu'un divorce avec ma fille n'ait pour fondement qu'un peu d'oppoſitions d'humeurs?

C

Ce discours étoit si pressant, & Paul Emile si sensible aux maniéres obligeantes que Maximus prenoit avec luy, que pour cette fois, il se raccommoda avec sa femme : mais comme nous portons toûjours nôtre temperament avec nous, & que si Paul Emile eût eu dans son domestique la vertu qu'il faisoit éclater par tout ailleurs, il eût été plus parfait qu'un homme ne peut l'être en ce monde, il retomba bientôt dans ses chagrins, & enfin ils le pousserent jusques à une séparation sans retour.

A peine fut-elle bien résoluë, que pour s'épargner les reproches où déja il avoit été exposé, il brigua & obtint le Commandement d'une partie des troupes qu'on envoyoit contre Persée Roy de Macedoine.

Cet indigne Prince sollicité par une avarice devorante dont il étoit possedé, s'étoit sans aucun droit, jetté

jetté avec une puiſſante Armée, dans cette partie de la Gaule qu'en ce temps on nommoit le Païs des Baſternes, & qui preſentement fait une partie de l'Allemagne. Il les avoit inhumainement pillez, & ſur ce qu'un Ambaſſadeur de Rome, que la République entretenoit auprés de luy, comme auprés d'un Allié, luy avoit remontré que les Baſternes étoient amis des Romains, & qu'ils ſeroient obligez de prendre leur défenſe, Perſée irrité de la liberté de l'Ambaſſadeur, l'avoit au mépris des droits divins & humains, fait cruellement poignarder.

Le Senat outré de cet affront, & ne voulant pas plus garder de meſures avec Perſée, qu'il en avoit gardé avec Rome, avoit choiſi pour cette guerre les Soldats les plus accoûtumez au carnage, & au lieu qu'on avoit accoûtumé de recommander aux Chefs la pitié pour les vain-

vaincus, on ne recommandoit à Paul Emile que de tirer une vengeance mémorable de l'injure que ſa patrie venoit de recevoir. Il y étoit plus ſenſible qu'aucun autre Romain : mais il étoit naturellement ſi pitoyable & ſi genereux, qu'il étoit mal propre à executer ces ordres de rigueur : Il les oublia dés la premiére occaſion où il eut de l'avantage ; & l'honneur qu'il avoit eu d'obtenir un employ qui ſembloit attaché au Conſulat, luy ayant donné des envieux, ſa compaſſion paſſa pour deſobéiſſance: & il y eut des gens qui pouſſerent la calomnie, juſques à dire qu'il avoit reçû de l'argent des vaincus qu'il avoit ſi bien traitez.

Le Senat luy rendit juſtice ſur ces derniéres accuſations, mais pour empêcher les murmures, il ne laiſſa pas de le rappeller.

On donna à ce mandement le prétexte le plus honorable qu'on

pût

pût choiſir. Papira étoit morte pendant l'abſence d'Emile : Fabius Maximus ſon pere voulant ſe remarier, pour tâcher d'avoir d'autres enfans, vouloit auparavant aſſeurer une partie de ſon bien à l'aîné de ceux de ſa fille. D'autre côté Scipion le grand, bien que déja pere du Scipion qu'on ſurnomma l'Afriquain, adopta le cadet, qui depuis fut nommé Scipion ſecond, & demeura l'unique heritier de toute cette puiſſante Famille, Scipion l'Afriquain étant mort ſans enfans. Ces deux affaires demandoient, diſoit-on, la preſence de Paul Emile : & quand il fut arrivé, s'appercevant qu'on n'avoit pas deſſein qu'il retournât, il eut envie de ſe remarier, & prétexta ainſi ſon ſejour, comme on avoit prétexté ſon voyage. Bien qu'il eut fait divorce avec une premiére femme, on étoit ſi perſuadé qu'elle avoit le premier tort, qu'auſſi-tôt qu'il parla de ſe

remarier, dix nouvelles femmes luy furent offertes. Ce fut en cette occaſion, bien mieux que dans les troubles de ſon pemier mariage, que la foibleſſe fut veritablement triomphante. Paul Emile pouvoit être défendu, & l'étoit en effet par la meilleure partie de Rome, ſur le fait de la répudiation : Il y a des femmes ſi peu ſociables, que les gens les plus ſages ſont quelque fois obligez à faire ce qu'il fit ; & entre dix grands Philoſophes, dont la vertu a été combattuë par les deſordres domeſtiques, nous ne trouvons que Socrates qui en ait fait un aiguillon pour la ſienne; mais qu'aprés avoir paſſé par cette épreuve, un homme ſage s'y expoſe une ſeconde fois? c'eſt ce qui ne peut être facilement excuſé. Ce ne fut pas encore toute ſa faute, non ſeulement il ſe maria, non ſeulement il ſe chargea de ſoins, qui, quelques legers qu'on puiſſe les rendre, détour-

tournent toûjours une ame de l'étude de la ſageſſe : mais ayant remarqué que ſes plus fâcheuſes diſputes avec Papira, naiſſoient de la vanité qu'elle ſe donnoit, pour être honnête femme: Il refuſa pluſieurs partis avantageux qu'on luy propoſoit, & choiſit une nommée Servilie, qui avoit été répudiée par Lucius Aniclus Préteur Romain, & dont la conduite n'étoit pas approuvée.

Ce Lucius avoit partagé le commandement avec Emile à la guerre contre Perſée, & ils s'étoient liez d'une grande amitié. Emile ne voulut pas épouſer Servilie, ſans ſçavoir ſi ſon ami le trouveroit bon: helas! luy dit Lucius, je ſerois injuſte, ſi ne voulant point de cette femme, j'empêchois qu'un autre la prit : elle peut diſpoſer d'elle comme il luy plaira, & vous excepté, il n'y a point d'homme en Italie que je ne luy voye épouſer

ſans répugnance : Mais pour vous, Emile, j'avouë que vous m'étes trop cher pour obtenir de moy ce conſentement. Il y a tant de Dames à Rome, qui ſe tiendroient honorées de vôtre recherche. D'où vient que vous jettez les yeux ſur Servilie ? La veuve de Publius Licinius qui eſt mort Conſul, eſt ma parente : Elle eſt riche, elle eſt encore jeune, & a toûjours paſſé pour une femme de grande vertu. J'oſerois m'aſſûrer qu'elle déferera beaucoup à mes conſeils, & ſi vous le voulez, je luy propoſeray ce mariage. Je ſuis fort obligé à vos bontez, repartit Paul Emile, mais la perſonne dont vous me parlez affecte trop de paroître vertueuſe, pour m'être propre. Elle me diroit ſans doute comme Papira, Quand une femme a de la vertu, elle ne craint rien : c'eſt aux perſonnes qui en manquent à ſe taire. Quant à moy qui, graces aux Dieux n'ay

rien

rien à me reprocher ſur l'honneur, je veux parler tant qu'il me plaira. Et en effet quand elle s'étoit donné cette licence, elle en uſoit toûjours trois heures entiéres. Elle me reprochoit que je ne connoiſſois pas le treſor que je poſſedois en une femme d'honneur; que je ne faiſois point d'elle l'eſtime que je devois, & que ſi elle étoit tombée entre les mains d'un mary qui eût mieux ſçû ſon prix, il auroit plus déferé que moy à ſes ſentimens & à ſes conſeils. Je ſuis las d'entendre de pareils diſcours, mon cher Lucius: & je laiſſeray, s'il vous plaît, la veuve de Publius les dire à quelqu'autre. Ce motif d'un refus eſt bizare & nouveau, reprit Lucius, & juſques ici on ne s'étoit point aviſé de rompre un mariage ſur ce qu'une femme eſt trop vertueuſe. Mais il faut aimer de nos amis, juſques à leurs maniéres, & puiſque cette propoſition ne vous agrée

pas, je ne vous la fais plus : mais la fille d'Hoſtilius, qui comme Publius eſt un homme Conſulaire, vous accommoderoit-elle mieux ? Elle a l'humeur libre & enjoüée, il y a même des gens qui la luy trouvent trop : & ce qui en cela ſeroit de vôtre goût, a de ma connoiſſance empêché un des premiers hommes de Rome de la demander en mariage. La fille d'Hoſtilius eſt trop riche, repartit Emile, ſon pere n'a point d'autres enfans, & proteſte qu'il ne veut point ſe remarier, je m'expoſerois encore aux reprochesdu bien qu'on m'auroit apporté, & il me ſemble déja entendre Hoſtilie me dire que les liberalitez que je fais ſont à ſes dépens, que je luy rende ſon mariage, & qu'aprés je faſſe le prodigue tant qu'il me plaira. Ah ! s'écria Lucius, il me vient une fille dans la mémoire, contre laquelle vous n'aurez aſſûrément rien à dire, elle a de l'honneur,

neur, mais elle ne ſe pique pas d'une vertu ſi ſevere que la veuve de Publius, elle eſt alliée à ce qu'il y a de plus illuſtre dans Rome : mais les liberalitez que ſon pere a faites dans les néceſſitez publiques, ont rendu ſes enfans incommodez : en un mot c'eſt la jeune Martie, qui compte les premiers Rois de Rome, & le fameux Caïus Martius parmi ſes ancêtres, vous ferez un acte de generoſité, en récompenſant cette jeune perſonne des bienfaits, dont ſon pere a comblé vôtre patrie, & vous ne pouvez choiſir un plus beau prétexte pour faire approuver vôtre ſecond mariage. Martie eſt trop jeune & trop belle, dit Paul Emile, & j'aurois pitié d'elle, ſi l'eſpoir d'un peu de bien l'obligeoit à ſe ſacrifier à un homme qui ſera vieux avant qu'elle ſoit en âge mariable. Je n'ay plus rien à vous dire, pourſuivit Lucius, & puiſque la vertu, la richeſſe & la

beauté ſont des défauts dans les femmes qu'on vous propoſe. J'avouë que Servilie eſt la ſeule perſonne de Rome qui vous ſoit propre. Eſt-elle douce & complaiſante ? interrompit Emile, Ah ! pour cela, oüy, reprit Lucius, je luy ay fait des reproches ſanglans ſur ſa conduite, ſans qu'elle m'ait répondu la moindre parole hors du plus profond reſpect, elle veut tout ce qu'on veut, à la réſerve que je luy voulois faire mener une vie plus retirée, & que la complaiſance qui lui eſt naturelle, la faiſoit aller en des compagnies qui ne me plaiſoient pas, & entendre des diſcours qui bleſſent un mary delicat. Je ne le ſuis pas tant que vous ſur ces ſortes de choſes, repartit Emile, en ſoûriant, puiſque Servilie eſt douce & complaiſante, elle a tout ce qui eſt néceſſaire pour me rendre heureux. Et en effet il l'épouſa publiquement : Trois jours aprés cette con-

converſation, il n'écouta ni les avis, ni les remontrances de tous ſes amis, qui deſapprouvoient ce mariage : J'ay déja dit que l'élevation de Paul Emile, & le bonheur de ſes premiéres entrepriſes avoient fait naître beaucoup d'envie contre luy, à ſes envieux ſe joignoient les parens & les amis de Maximus qui murmuroient de ce qu'on mettoit Servilie à la place de Papira : Que peut avoir fait cette femme, diſoient-ils, pour devenir l'objet des mépris d'Emile, puiſque Servilie obtient ſon amour & ſa préference; eſt-elle plus belle, plus riche, ou plus vertueuſe que la défunte fille de Fabius ? De ces murmures on paſſoit à des railleries ſur le peu de delicateſſe d'Emile; les libertins de Rome firent des ſatires & des paſquins contre la Philoſophie, & diſoient que c'étoit à ſon école qu'on apprénoit à devenir ſi peu delicat : mais malgré tous ces

reproches & toutes ces plaintes, Paul Emile fut glorieuſement renvoyé en Macedoine & eut le plaiſir de voir le Peuple le conjurer avec larmes, non pas de reprendre l'employ qu'on luy avoit ôté, mais d'accepter le commandement general. On avoit envoyé à ſa place deux Capitaines, qui bien que Conſulaires, & chargez des dépoüilles; qu'ils avoient fraîchement remportées ſur Hanibal, avoient été entiérement défaits ; Les Soldats qui ne manquent jamais à charger les Chefs de leur honte, crioient qu'ils étoient trahis, qu'on les envoyent à une mort aſſeurée, & qu'en leur ôtant un General ſous lequel ils étoient heureux, on témoignoit aſſez que leur proſperité n'étoit pas ce que ſouhaitoient les traîtres qui les avoient vendus. Ces murmures furent portez ſi loin, qu'une partie de l'Armée ſe mutina, & que ſi Paul Emile ne fût arrivé à propos

pour

pour appaiſer ce deſordre, les Chefs étoient en danger d'être les victimes de la fureur des ſéditieux. Sa preſence rétablit la paix & la diſcipline ; & comme ſi le deſtin eût pris à tâche de le vanger de ſes calomniateurs, il profita de l'ardeur des Soldats pour les mener au pied du Mont Olimpe, où Perſée étoit campé, & força ſes retranchemens.

Cette attaque avoit été ſi peu prévûë des Ennemis, que quelques Hiſtoriens ont écrit qu'on les ſurprit dans le ſommeil: d'autres aſſûrent que d'abord il y eut un rude combat. Quoy qu'il en ſoit, Paul Emile ſe rendit le maître du Camp; Perſée ſe ſauva preſque ſeul dans une Ville prochaine. Ses Soldats épars çà & là, chercherent azile où ils pûrent ; & le vainqueur les pourſuivant ſans leur donner le loiſir de ſe rallier, Plutarque * rapporte qu'en deux jours il devint le

* *Hommes Illuſtres, T. 3.*

maître de la perſonne de Perſée & de toute la Macedoine. Ce bonheur eſt ſi ſurprenant, & un Auteur qui l'écriroit ſans autorité, paſſeroit pour ſi fabuleux, que j'ay crû être obligée de nommer Plutarque. Je cite l'endroit à la marge, & j'y renvoye les Lecteurs qui voudroient me démentir. A la verité, Plutarque ajoûte que l'avarice de Perſée avoit donné de l'averſion pour luy à tous ſes peuples, & que la Ville où il s'étoit retiré, le livra luy & toute ſa famille au General des Romains. Cet exemple d'infidélité ſéduiſit les Villes voiſines, quand elles virent leur Roy captif, ſon Camp où il avoit renfermé tant de munitions & d'argent monnoyé, au pouvoir des Ennemis. On courut en foule faire avec eux la meilleure compoſition qu'on en pût tirer.

Avec cette explication, les faits de Paul Emile ne ſont pas ſi incroya-

croyables, & qui voudra faire réflexion ſur la difference des armes & des maniéres de combattre des anciens avec les nôtres, les Conquêtes du Roy aujourd'huy régnant ; & particuliérement celle ſur les Hollandois, ne ſont peut-être pas moins ſurprenantes.

Jamais dépoüilles n'égalerent celles qu'on remporta ſur l'infortuné Perſée. Il avoit ſuccé avec le lait une haine ſecrette pour les Romains. Philippes ſon pere, ſurnommé Antigône pour le diſtinguer de Philippes pere d'Alexandre, avoit autrefois été détrôné par eux, & bien qu'ils luy euſſent rendu ſon Royaume, & qu'en apparence il fût trés reconnoiſſant de ce bienfait il auroit en ſon ame autant aimé la mort que de régner par la liberalité de ſes ennemis. Il avoit inſpiré ces ſentimens à Perſée, & dés ſon vivant pratiqué ſecrettement des alliances, & fait un grand amas d'armes;

mes & de munitions pour s'en ſervir à la premiére occaſion favorable. Perſée avoit depuis ſa mort entretenu ces pratiques ſecrettes, & achevé de remplir les divers magazins de ſon pere. Il avoit tout fait conduire à ſon camp ſi-tôt que la guerre avoit été déclarée, & s'y étoit ſi fortement retranché, qu'il eſperoit ruïner l'armée Romaine en temporiſant, & tuer plus d'ennemis par la faim & par les autres incommoditez, que par les armes. Paül Emile avoit ſagement penetré dans cette intention, & c'étoit pourquoy il avoit voulu prendre ce camp d'aſſaut, avant que la miſere eût affoibly le courage de ſes Soldats, ou que la legereté dont ces ſortes de gens ſont capables, eût diminué l'amour & la confiance, qu'à ſon arrivée ils luy témoignoient. Il avoit pour cela fait grimper des gens armez à la legere ſur des rochers, que Perſée croyoit

inac-

inacceſſibles ; & les ayant fait gliſſer à la faveur des tenebres, en des endroits où il y avoit des roches mouvantes, & d'où à un ſignal qu'il leur donna, ils pouvoient les rouler ſur les Macedoniens. Les temps furent ſi bien pris, & les ordres ſi ponctuellement executez, qu'au moment que Cn. Octavius Lieutenant d'Emile, paſſoit à la nage une riviére qui d'un côté bordoit le Camp de Perſée, & que d'un autre, Emile en attaquoit les retranchemens, les Soldats du rocher roulant leurs roches, les Macedoniens crûrent que les Dieux ſe joignoient aux hommes pour les perdre, & que par un effet de leur toute puiſſance, ces roches tomboient du Ciel ſur leurs têtes. Cette imagination leur troubla le jugement. La terreur s'empara de leurs ames; & ne ſongeant plus qu'à fuir ils abandonnerent le Camp à la diſcretion des Ennemis. Paul Emile

en

en laiſſa la garde à un parent de Scipion le Grand, ſurnommé Naſica; & courant ſur les traces de Perſée, il alla ſe ſaiſir de ſa perſonne, du reſte de ſes treſors & de ſon Royaume, en la maniére que je l'ay dit, & en ſuite vint faire charger les dépoüilles du Camp ſur des chariots, pour conduire le tout à Rome.

Elle ſortit preſqu'entiére hors de ſes portes pour venir au devant de luy. Jamais vainqueur ne reçût tant de loüanges, & ne vit éclater tant de joye ſur le viſage de ſes Citoyens. On luy décerna le Triomphe qui dura trois jours entiers, pendant leſquels tous les Temples de la Ville furent ouverts & parfumez nuit & jour des plus rares parfums de l'Arabie heureuſe.

Le premier jour, paſſerent au milieu des échaffauts couverts de peuple dont toutes les ruës & toutes les places étoient bordées, cent cinquante Chariots, qui ſuffiſoient

à

à peine pour traîner les peintures & les ſtatuës d'exceſſive grandeur, qu'on avoit tirées des Palais & des Maiſons de plaiſance de Perſée.

Le ſecond jour, furent portées ſur un pareil nombre de Chariots, dont la forme étoit differente de ceux du jour précédent, & appellez pour cela Chariots de guerre, les plus belles & plus magnifiques armes des Macedoniens, tant de cuivre, que de fer ou d'acier, toutes luiſantes pour avoir été fourbies depuis peu & rangées avec un tel art que le branle des Chariots leur faiſoit jetter une eſpece de ſon qui avoit quelque choſe de terrible en ſorte que la vûë ſeule de ces armes, inſpiroit de la terreur & faiſoit penſer combien elles devoient être plus effroyables quand elles étoient ſur le corps ou entre les mains des ennemis. Aprés ces Chariots ſuivoient trois mille Hommes, dont les uns portoient l'argent monnoyé

noyé en ſept cens cinquante Vaſes contenant chacun ſix talens, qui ſont à peu prés quatre ou cinq cens livres de nôtre monnoye. Les autres portoient des Taſſes, des Gobelets & d'autres piéces de Vaiſſelle d'argent, toutes trés-magnifiques, tant pour leur grandeur, que pour les graveures & ouvrages de relief, dont elles étoient enrichies.

Le troiſiéme jour commençoit à peine à paroître, que toute la Ville retentit du ſon des Trompettes & des autres inſtrumens de guerre uſitez en ce tems-là, & quant au ſignal qu'ils donnerent tout le monde fut placé ſelon ſon rang & les ordres qui avoient été donnez, parurent ſix vingts Bœufs ayans les cornes dorées & ornées de feſtons & de chapeaux de fleurs. Ils étoient conduits au ſacrifice par de jeunes Hommes dont les bras étoient demi-nuds, & qui avoient des tabliers

de

de beaux ouvrages faits à l'éguille. Pluſieurs Enfans les plus beaux qu'on avoit pû choiſir, les accompagnoient, & portoient des Vaſes d'or & d'argent, pour faire les aſperſemens & effuſions qui ſe faiſoient à ces ſortes de ceremonies. Aprés cela, marchoient ceux qui portoient l'or monnoyé, diſtribué par Vaſes, comme l'argent mais en plus petit nombre, bien que la ſomme en fut, dit l'Hiſtoire, trois fois plus grande. En ſuite de l'or monnoyé, marchoient quatre Sacrificateurs en leurs habits de ſacrifice, qui portoient une coupe d'or, enrichie de pierres précieuſes, & peſant dix talens, qui ſont environ ſix cens marcs, dont Paul Emile faiſoit une offrande à ſes Dieux; pour leur rendre graces de ſa victoire. Aprés marchoient ceux qui portoient certains Vaſes & Coupes magnifiques des anciens Rois de Macedoine, dont elles avoient retenu

tenu les noms. On appelloit l'une l'Antigonide, l'autre la Seleucide. Et en ſuite de ces Vaſes antiques, venoient ceux qui portoient le Buffet & generalement toute la Vaiſſelle d'or de Perſée, qui égaloit en nombre celle d'argent. Il eſt aiſé de juger de là combien elle la ſurpaſſoit en valeur. Ils étoient ſuivis d'un petit Char d'acier poly, dans lequel étoient les armes de ce Roy, & ſon bandeau Royal, qu'on appelle autrement un diadême. Ses Enfans enchaînez avec de legeres chaînes d'or ſuivoient le Char. Il y avoit deux Fils & une Fille, tous trois ſi jeunes, qu'ils n'avoient aucun ſentiment de leur infortune; mais ils étoient ſuivis de leurs Gouverneurs, Gouvernantes & principaux Officiers qui jettoient des cris pitoyables, & qui de temps en temps tendoient les mains vers les échaffauts où ils remarquoient des Senateurs, comme pour leur demander

mander graces pour ces jeunes Princes innocens. Leur Pere marchoit en ſuite, vêtu d'une robe noire, & ſuivi de tous les Officiers, qui étoient ſi ſaiſis de douleur, qu'il ſembloit à leurs viſages que c'étoit plûtôt des corps morts, qu'on faiſoit mouvoir par machines que des perſonnes vivantes. Leur Maître étoit encore plus éperdu qu'eux. Il avoit les yeux égarez, comme un homme dont le ſens eſt troublé; mais quelque digne de pitié que ſoit un Monarque réduit en cet état, celuy-là n'en faiſoit pas, comme en auroit fait un autre. On étoit perſuadé que pour régner il avoit empoiſonné ſon frere aîné, nommé Demetrius, qui étoit un Prince d'une merveilleuſe eſperance: & on regardoit les malheurs qu'il ſouffroit, comme une juſte punition du Ciel, tant pour ce crime, que pour ſon extrême avarice. Et d'ailleurs le victorieux Emile,

le, dont le Char triomphal ſuivoit le Roy captif, attiroit ſi fort les yeux de tous les ſpectateurs, qu'à peine ils conſideroient Perſée. Cet heureux vainqueur avoit une robe de pourpre rayée d'or, qu'il paroit mieux par ſa bonne mine qu'il n'en étoit paré. Les principaux Chefs de ſon Armée, montez ſur des chevaux ſuperbes, & portans dans leurs mains des rameaux de laurier, ſuivoient ce Char; & aprés ce gros Eſcadron, marchoient les Députez de toutes les Villes de Gréce, qui avoient apporté à Paul Emile quatre cens Couronnes d'or pour honorer ſon Triomphe.

Mais y eut-il jamais d'homme au monde parfaitement heureux? Ne faut-il pas qu'il ſe mêle toûjours quelques chagrins à nos plus grandes joyes ? Et n'étoit-il pas juſte que lés affaires domeſtiques de Paul Emile balançaſſent la gloire dont il étoit couvert ? Il avoit pû

retenir des treſors de Perſée tout ce qui luy en auroit plû. Le Senat l'en avoit laiſſé le maître ; & luy, pour ne pas être ſurmonté en magnificence, avoit liberalement fait conduire le tout au Treſor public, ſans accepter que quelques priſonniers, auſquels il rendit la liberté ſans rançon.

Cet excés de generoſité, dont il n'y avoit point d'exemple, obligea le Senat à luy faire élever une Statuë dans la place du lieu où l'on gardoit ce Treſor. Il voyoit le peuple, & les Soldats ſe diſputer à l'envi l'honneur d'élever cette Statuë. Ses deux Fils aînez marchoient dignement ſur les pas de leur pere : mais il en avoit eu deux de Servilie, qu'il trouva morts, diſoit-on, par la négligence de leur mere. Le jeu, les ſpectacles & les promenades l'occupoient les jours entiers ; & ſes Domeſtiques à ſon exemple, n'entrans chez elle que pour dormir,

mir, un de ſes enfans tourmenté par la ſoif, ſe noya dans un ſeau d'eau, en s'efforçant d'y boire; & l'autre fut étouffé par ſa Nourrice, qu'on diſoit s'être enyvrée en celebrant le jour de la naiſſance de Servilie. A peine cette folle femme pût demeurer un jour chez elle pour y recevoir ſon mary : Et quand, étonné de ce procedé, il voulut luy en faire quelques reproches, il trouva, comme luy avoit dit Lucius, qu'elle ne répondoit pas une ſeule parole: mais auſſi ce qu'on luy diſoit, ne faiſoit aucune impreſſion ſur ſon eſprit. Elle ſortit le jour même de cette remontrance, & paſſa la nuit preſque entiere à ſes divertiſſemens ordinaires. Paul Emile n'oſoit ſe plaindre, il avoit été fidelement averty, & avoit bien voulu prendre Servilie ſur le pied de ce qu'elle étoit, il conçût une douleur de cette faute, qui le conſomma inſenſiblement. Ce fameux exemple des effets de la foibleſſe humaine, fera convenir à tous ceux qui feront quelque réflexion ſur ſa vie qu'il n'y a point de ſi grand homme qui n'ait un foible & qui ne perdît la trop bonne opinion de ſoy-même, s'il vouloit s'appliquer à ſe bien connoître.

Mais paſſons à nôtre ſeconde partie, & aprés avoir remarqué quelques-unes des fautes de tant de perſonnages illuſtres, montrons, comme je l'ay promis, par quels chemins quelques autres s'étans relevez de leurs chûtes, ſont heureuſement retournez à la vertu.

FIN.

BIBLIOTECA MAZ... VITTORIO EMANUELE